



Adèle encore une fois

Roman

Valérie Forgues


Les éditions
De Courberon
Collection *Lueurs*



VALÉRIE FORGUES

Adèle encore une fois

DE COURBERON
Collection *Lueurs*

DU MÊME AUTEUR

Poésie

L'autre saison, Sainte-Foy, Éditions du Sablier,
Collection « Sépia »; no 5, 2007.

Poèmes du lendemain 18 (en collaboration avec
Simon Boulerice), Trois-Rivières, Écrits des
Forges, 2009.

Prose

La chute, Saint-Patrice-de-Beaurivage, Éditions De
Courberon, Collection « Litote », 2008.

Les données de catalogage avant publication sont disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada.

Les Éditions De Courberon
500, rue Principale
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc)
Canada G0S 1B0
info@decourberon.com
Téléphone : 418 609-3458
Télécopie : 1 866 596-3873
www.decourberon.com

Œuvre en couverture :
Les paysages traversés (détail), Karen Goupil

ISBN 978-2-922930-46-7
© Éditions De Courberon, 2012.
Tous droits réservés pour tous pays.

SODEC
Québec 



**Conseil des Arts
du Canada**

**Canada Council
for the Arts**

Les éditions De Courberon remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

On aurait pu croire que
c'était ça, la vraie vie, une enfance
interminable, une sorte de jar-
din suspendu, entre ciel et terre,
où s'ébattaient mère et enfants, à
l'abri du mal et de la mort.

Anne Hébert

L'enfant chargé de songes

Dans l'autobus

Charlotte referme la porte de son appartement derrière elle. Dehors, le vent d'automne transporte les restes d'un été fugace comme une étoile filante. Elle allume une cigarette, met la main dans la poche de son imperméable et marche en direction de l'École des Arts visuels. Elle sourit à un vieillard, cède le passage à une jeune femme qui la talonne. Le regard des étrangers qu'elle croise dans la rue pétille et la réconforte, comme si elle les connaissait depuis toujours.

Cet été, en allant prendre un thé chez une collègue comédienne, Charlotte s'est trompée d'autobus et s'est retrouvée dans un quartier de la ville qu'elle ne connaissait pas. Depuis, elle aime monter dans un bus, au hasard, et se laisser porter. Aujourd'hui, devant la Fabrique, elle grimpe dans le premier qui s'arrête et s'assoit sur le siège du fond. Candidement, elle espionne les passagers, examine son propre reflet dans la vitre sale, s'amuse de voir la lumière courir et danser comme un enfant sauvage.

Quand elle ferme les yeux, elle se découvre sur scène à réciter à voix basse les dernières lignes de son texte. Elle revoit Laurent quitter sa chambre sans un bruit. Elle imagine l'odeur de son cou, ses bras autour d'elle. Surtout, Charlotte aperçoit Marguerite, non plus greffée dans sa tête comme un animal qui la dévore, mais juste là, assise à côté d'elle. Une certitude empreinte de paix monte en elle : dans n'importe quel autobus, dans n'importe quel pays, sur scène, dans son salon ou dans le lit de Laurent, maintenant et dans cinquante ans, une petite fille blonde lui tiendra la main. Charlotte respire comme un chat qui ronronne, sans notion du temps qui file. L'autobus s'arrête au coin d'une rue bordée d'arbres rouges. Un homme monte, puis une femme.

Charlotte sursaute. Son souffle s'accélère, le sang bout dans ses veines. Le visage de cette femme, ses cheveux fins et dorés, sa silhouette de sirène, c'est Adèle. Quelqu'un qui lui ressemble. L'apparition de son amie disparue la fige sur son siège. Elle est subjuguée par le profil de la femme sans nom et frissonne en se rappelant qu'Adèle s'est donné la mort. Elle l'entend lui chuchoter à l'oreille, comme Marguerite avant elle : « Ne m'oublie pas. N'oublie pas le son de ma voix. N'oublie pas qu'un jour tu m'as aimée ».

La cuisine qui tourne

Charlotte tient son bol de café entre ses mains. La chaleur monte du bout de ses doigts jusque dans ses bras. Elle respire lentement. La lumière du matin l'enveloppe comme une couverture de laine et emplit toute la cuisine. Sur le bord de la fenêtre, Maya se fait dorer le dos. Elle bat de la queue et pousse des miaulements nerveux, agacée par le bruissement des feuilles d'automne qui courent sur la terrasse.

Charlotte sourit à la vue de cette bête trouvée il y a quelques années et devenue depuis l'objet d'une véritable adoration. Tous les matins, Maya grimpe sur le lit, s'approche de Charlotte et fourre son museau dans le creux de son oreille. Certains jours, elle lui mord même les lobes pour l'obliger à se lever.

Elles habitent un appartement du quartier Saint-Sauveur où Charlotte apprend à chasser ses fantômes et Maya, les écureuils obèses qui viennent la narguer de temps à autres.

Un baiser sur la tête de Maya et Charlotte

revient à son journal. Elle ne le lit presque jamais et se demande chaque fois pourquoi elle a accepté cet abonnement par téléphone, surtout pour une feuille de chou pareille. Son œil se pose sur un petit encadré accompagné d'une photo. Un immeuble de briques, trois étages, un escalier en colimaçon, un carré de pelouse. Une ambulance, deux hommes à vestes rouges. Une civière, un corps. Une masse informe sous un drap jaune.

Charlotte frémit. Une seconde, elle pense à Marguerite, à cet après-midi où sa sœur a été tuée. Elle sent le jour gonflé, sans vent, un jour d'arbres immobiles. L'air pesant colle à la peau des enfants, mouille leurs cheveux. Charlotte voit le ballon rouler, Marguerite à bout de souffle, les bras tendus. Elle entend le crissement des pneus comme un cri féroce gravé dans sa tête. Elle aperçoit sa sœur voler dans le ciel pour aller s'écraser dans un bruit sourd, au milieu de la rue. Les enfants ne bougent plus. Un silence. Le hurlement muet de sa mère, sortie de la maison en courant pour se jeter sur les restes de sa fille. Petite fille sans visage. Filet de sang poisseux et noir sur l'asphalte. Quelques dents, des cheveux. Des morceaux d'enfant éparpillés. Toujours rien. Avait-elle crié? Charlotte n'avait entendu qu'un long silence.

C'est ce même silence qui s'empare d'elle alors qu'elle lit l'article.

L'historienne de l'art et conférencière montréalaise Adèle Saint-Amant, trente-cinq ans, a été retrouvée sans vie dans son appartement, hier soir vers vingt-trois heures. Le frère de la victime, sans nouvelles depuis plusieurs jours, avait tenté de la joindre par tous les moyens. Il s'est présenté chez sa sœur en fin de soirée. Une surdose de somnifères serait à l'origine du décès. La thèse du suicide n'est pas écartée. Adèle Saint-Amant était mondialement reconnue pour son implication dans la recherche sur l'art inuit et son rayonnement à l'étranger.

Charlotte ne respire plus. Sa main moite glisse sur le journal et se pose sur sa gorge. Une trace noire sur la peau blanche. Elle regarde par la fenêtre pour échapper une seconde à la cuisine qui tourne sans arrêt, comme le jour où Marguerite est morte. Baignée de soleil, la pièce se vide doucement de son oxygène. Il ne reste que du vide. Une scène momifiée dans le matin.

Adèle. Adèle partie vivre à Montréal. Adèle

surdouée, Adèle surdosée. Dans son lit. Trouvée par son frère. Adèle. Son sourire, sa bouche rouge, son parfum. Mystérieuse Adèle qui jadis l'a fait sortir de sa torpeur avec son accent chantant, ses délires poétiques et ses envies tragiques. Adèle qu'elle n'a plus revue depuis cette journée d'automne.

Charlotte entend son cœur battre dans sa tête.

Les visages superposés

D'un geste mécanique, elle étiquette une pile de livres dont elle ne connaît pas l'auteur. Charlotte travaille à la librairie Saint-Joseph depuis quelques jours.

Elle marchait seule quand elle a aperçu l'affiche : employé/e demandé/e, temps partiel. L'homme qui l'a embauchée a conduit des taxis toute sa vie. Il a beaucoup voyagé, a publié deux nouvelles policières dans sa jeunesse et a réalisé son rêve en s'offrant ce commerce il y a dix ans. C'est une boutique minuscule, les livres y sont empilés du plancher au plafond comme dix mille fantômes qui vous observent en silence. Charlotte aime l'odeur de l'encre et les immenses vitrines avec vue sur la rue qui donne son nom à la librairie.

Il est presque midi, il fait soleil. Par la porte entrouverte se faufile l'arôme du pain frais de La boîte à pain, de l'autre côté de la rue. Des souliers claquent sur le sol. C'est un pas solide, un battement de cœur. Charlotte

lève les yeux et aperçoit une femme, veste noire boutonnée jusqu'au cou, pantalon noir étroit, bouche rouge. Pas rose pâlot, ni orange brûlé, ni brun beige. C'est un feu de circulation devant lequel elle ne peut que s'arrêter. Un rouge profond qui aspire son œil, qui l'hypnotise et l'aveugle. Aux oreilles de la mystérieuse pendent deux petites pierres brillantes.

Elle tend la main vers Charlotte en se présentant : « Adèle Saint-Amant ». Charlotte se durcit, intimidée par le regard vif d'Adèle et par sa voix claire. Par son parfum arrogant aussi, qui lui titille les narines et la réveille comme une marmotte au printemps. Adèle lui demande son nom, la questionne sur le boulot. Charlotte répond, coincée, tend une main tremblotante et sourit comme si elle n'avait plus toute sa tête.

Le patron lui a déjà présenté André, grand timide, la quarantaine, cheveux longs, mélomane et un peu baveux avec les clients. Elle a pouffé de rire devant le « Qu'est-ce tu veux j'te dise, c'est d'même que c'est m'né... On survit... C'pas drôle la vie... C'pas facile... » de Bernard, un mélange d'ourson et d'ogre, père de famille, membre et collectionneur du club Bob Morane depuis plus de vingt ans. Elle a à peine croisé Rachel. Vieille amie du patron et grand-maman, elle travaille à la librairie deux

après-midi par semaine. Charlotte s'est sentie à sa place parmi ces gens totalement dépareillés, mais devant Adèle, elle aimerait arrêter le temps, toucher le point brûlant dans sa poitrine et s'abandonner au bonheur douloureux de sa déroute.

Marguerite traverse son cœur. Charlotte baisse les yeux, tortille une mèche de cheveux autour de son index. Elle descend doucement au fond d'elle-même tandis qu'un sanglot pointu lui monte à la gorge. Charlotte ne sait trop en quoi Adèle ressemble à sa sœur.

Elle a passé son adolescence à l'imaginer vieillir et s'est mise à l'apercevoir partout. Dans la rue, à la bibliothèque, à l'université. Tout le temps, son regard se pose sur des filles qui pourraient être Marguerite. Elle ne leur parle jamais, tourne la tête pour ne plus les voir. Au fil des ans, elle a inventé tous les visages qu'aurait sa sœur. Charlotte sait pourtant que Marguerite restera toujours une petite fille.

Charlotte vit dans une bulle, en apnée, dans l'attente de se réveiller et de revoir Marguerite. Parce que les gens ne peuvent pas être là et disparaître l'instant d'après, et surtout parce que les enfants, ça ne meurt pas.

Partie dans la lune, Charlotte essaie de regarder ailleurs, d'arrêter de fixer Adèle. D'où

sort cette femme? De France? De Belgique? Elle en veut à Marguerite de la hanter et de la faire dérailler. Avec sa sœur en permanence dans sa tête, elle n'arrive pas à se concentrer. Et puis, Adèle va la prendre pour une folle si elle ne cesse pas de la dévisager.

Un homme à lunettes et à veston de velours marine pousse la porte de la librairie. Charlotte s'emballe, son cœur bondit, ses mains s'engourdissent. La vision de cet homme se confond avec le parfum d'Adèle et l'achève. Elle arrive à peine à respirer, voudrait être partout sauf dans cette librairie. Elle courrait jusqu'à ne plus avoir de forces, jusqu'à ce que ses jambes la laissent tomber et qu'elle ne sente plus son corps. Mais elle continue d'étiqueter ses bouquins comme un automate. Adèle suit le client du regard. Charlotte suit les yeux d'Adèle.

Qu'est-ce qu'elle a à le fixer comme ça? se demande-t-elle.

L'homme zigzague entre les rayons. Les yeux d'Adèle et de Charlotte le picotent comme des petites mouches. Il s'approche de Charlotte, l'air coquin. Maladroit, il engage la conversation.

— Je travaille à la bibli, à côté...

Elle sait qu'il travaille à la bibliothèque Gabrielle-Roy. Mais Charlotte n'arrive pas à ali-

gner trois mots. Elle se félicite avec sarcasme de son sens à entretenir une discussion somme toute banale. C'est Adèle qui sort Charlotte de ce malaise en tranchant.

— Ouais, bon ! C'est pas tout ça ! T'achètes quelque chose ou quoi ? Parce que nous, on a du boulot, alors si t'es venu ici pour papoter !

Elle regarde Charlotte, un sourire en coin, à moitié sérieuse. Le client rougit, fait un signe étrange de la tête, un mélange de négation et de je-m'en-foutisme, et quitte la librairie. Adèle le suit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse et lance à Charlotte :

— C'qu'il est beau ce type, mais quel branleur ! Faut lui secouer la cage un peu ! Il vient souvent ici. Son dada, c'est la poésie... Ou la bande dessinée, je sais plus... Comment il s'appelle déjà ? Caron ? Garon ?

— Gagnon... Laurent... murmure Charlotte.

Adèle s'étonne qu'elle le connaisse.

— Non, non, pas vraiment. On se croise à la bibliothèque, c'est tout. Il a une petite étiquette avec son nom, c'est pour ça que...

Charlotte n'a aucune envie de déballer son historique amoureux devant Adèle, ni de lui montrer quelle catastrophe de vie elle mène. Elle ne lui dira pas que chaque fois qu'elle croise Laurent, ses mains tremblent, qu'elle a

toujours envie de l'embrasser, qu'il l'attire et qu'elle ne sait pas pourquoi parce qu'elle ne connaît que son nom. Qu'elle se sent stupide de désirer de la sorte un pur étranger. Que son amoureux l'a quittée il y a quelques mois et qu'elle n'a rien à offrir, sauf peut-être son corps triste et sauvage.

Charlotte tente de faire diversion en changeant de sujet. Elle demande à Adèle d'où elle vient. Quand elle lui parle de Montréal, Charlotte est curieuse. Et l'accent alors ? Au fil des jours, elle remarquera que plusieurs clients demandent à Adèle si elle est Française. Elle roule des yeux chaque fois, sans répondre.

— T'es ici depuis longtemps ? demande Charlotte.

— À Québec, trois ans, soupire Adèle, à la librairie depuis... un an et demi peut-être.

Et elle se met à parler avec enthousiasme. L'université. Baccalauréat en histoire de l'art. Elle commence une maîtrise. Après, elle rentre à Montréal. Ici, c'est trop moche, trop petit, il n'y a rien. Elle habite le quartier Montcalm, mais veut déménager. En a marre des touristes, marre de marcher dans des rues désertes le soir. Elle rit beaucoup. Un rire aigu comme sa voix, un rire de fillette, de petite souris.

Charlotte découvre Adèle peu à peu. Elle respire les effluves doux et mystérieux de son

parfum. Elle observe son visage de profil lorsqu'elle parle, sa bouche en cœur, sa peau blanche qui attire la lumière. La ressemblance avec Marguerite la réconforte.

Adèle ne voit plus sa famille. Silence.

Charlotte se sent étouffée par ses parents. Elle fait des crises de panique et a peur de mourir.

Adèle ne croit plus en l'amour à cause d'un certain Simon et d'une histoire qui lui a fait très mal. Hypocondriaque.

Charlotte aussi. Sourire.

Adèle ne fréquente pas son frère.

Charlotte ne voit plus sa sœur.

Elle étudie le théâtre. Elle a peur de jouer, préfère écrire.

Adèle a vécu en Asie pendant des années. Ne voulait pas revenir.

Charlotte prépare un voyage. L'Irlande ou l'Angleterre. Ne sait pas trop pourquoi. Pourquoi pas ?

Un fil se tisse entre elles et bientôt une toile mystérieuse. Charlotte laisse tomber son masque de jeune femme parfaite. Elle est crue et vraie, même à travers ses omissions. L'attachement et l'attrance se confondent et se superposent comme les visages de Marguerite et d'Adèle dans son esprit.

Quand Charlotte quitte la librairie pour l'été, elles échangent leurs adresses électroniques.

Avant l'orage

Une nuit épaisse et collante enveloppe la maison, les arbres, les chats. Le mois d'août s'est gorgé d'eau qu'il attend de recracher. Demain, il pleuvra.

Les filles ne partagent plus la même chambre depuis quelques mois. Charlotte est maintenant installée au sous-sol où elle accueille sa sœur aussi souvent qu'elle le désire. Elle a invité Marguerite ce soir à cause de la chaleur. En bas, l'air est plus frais.

Elles sont étendues l'une à côté de l'autre, muettes. Leurs jeux se sont transformés en silences que Marguerite respecte sans tout à fait les comprendre. Quelque chose l'éloigne de sa sœur et elle s'est bien juré de lui redonner le sourire d'ici la fin de l'été. Charlotte est devenue morose, plus discrète, elle s'accroche avec sa mère pour des riens. Elle a même commencé à fumer en cachette avec

le gros Barrette. Marguerite les a vus dans le petit bois, mais elle ne dit rien, observe sa sœur comme un mystère qu'elle aimerait percer. Elle se tourne vers Charlotte qui fixe le plafond, la regarde dans le noir.

— T'es belle, ma sœur, chuchote-t-elle.

Charlotte étouffe un mélange de rire et de larmes.

— Tu veux jouer aux rêves? demande Marguerite.

Elles s'amuse à ce jeu depuis qu'elles sont toutes petites. Charlotte raconte une histoire que Marguerite poursuit. Elles se tiennent par la main en espérant se retrouver dans le même rêve, au cœur de l'histoire qu'elles viennent d'inventer. Ça n'a jamais fonctionné, bien sûr. Enfants, elles semblaient toutes les deux dans leurs chimères, se disant qu'elles s'étaient bel et bien rejointes durant la nuit dans un mystérieux château hanté ou au royaume de Blanche-Neige.

Mais les rêves ne disent plus rien à Charlotte. Sa gorge se noue. Elle voudrait que tout soit comme avant. Elle n'arrive pas à ouvrir la bouche et à se confier à Marguerite. Incapable de lui dire qu'elle ne sait pas ce qui se passe,

que la polyvalente, c'est pas si mal, qu'elle ne fume pas tant que ça avec le gros Barrette. Leur enfance se fragmente et laisse filer des reflets de ce qu'elles deviendront.

Charlotte soupire, se recroqueville, regarde Marguerite. Elles ne se ressemblent plus.

Une petite main chaude s'empare de la sienne sous la couverture. Sa sœur la regarde et murmure : « Nous deux, on est inséparables ».

Le bordel

Charlotte entend le vent claquer contre les fenêtres de sa chambre. Tout de même, elle ouvre un œil. Le soleil qu'elle aperçoit à travers les stores de bois ne change rien à son abrutissement. Assise sur le coin du lit, comme un bibelot, Maya regarde Charlotte et ronronne.

Je dormirais pendant dix ans. Tellement longtemps qu'un cocon se formerait autour de moi, pense Charlotte.

Elle se roule en boule, plonge la tête sous les oreillers et divague.

Je ne sentirais ni le chaud, ni le froid, ni les caresses. Je deviendrais liquide, une masse informe, sans émotion. Et tranquillement, je reprendrais vie. Dans une étrange et nouvelle forme... Bientôt, mon cocon serait trop petit pour moi et j'en sortirais enfin, magnifique et légère...

Maya ronronne de plus en plus fort et s'avance vers Charlotte, grimpe sur elle, tâte la couette des pattes dans un mouvement ré-

gulier, comme si elle pétrissait du pain. Charlotte se tortille sous les couvertures, la chatte descend du lit.

Charlotte ne sait pas pourquoi elle se lèverait ce matin. Entre ses amours en désordre et ses tentatives désespérées pour ne pas sentir la boule d'angoisse glaciale qu'elle porte à l'intérieur, elle marche sur un fil de fer, comme une funambule qu'un simple coup de vent ferait basculer.

Elle s'arrache à la couette d'un mouvement brusque, se lève d'un bond.

— Ostie de merde!

Elle sort de sa chambre et traverse le corridor à pas de chat, sans bruit. Elle observe le fouillis de marché aux puces qui règne dans l'appartement et se dit que l'environnement dans lequel elle vit n'est pas différent de ce qui se passe dans sa tête.

Des livres recouvrent le plancher comme s'ils avaient poussé là, pareils à des champignons qui se propageraient lentement dans tout le salon. Ils ont commencé à s'attaquer au divan, se fauflent entre les coussins et les replis d'une couverture. La fenêtre entrouverte laisse le vent souffler sur les ruines et chatouiller les feuilles brunies des plantes. Les poils de Maya s'accumulent dans les coins, comme des nuages sans poids, et roulent sur

le sol au passage de Charlotte. Une assiette avec des miettes de rôtie. Une camisole blanche et un jeans froissé sur la berçante. Des tasses de tisane, de thé et de café tracent un chemin vers d'autres trouvailles. Charlotte se prend les pieds dans l'une d'elles. Un reste de café froid lui coule entre les orteils. L'idée de nettoyer tout cela ne l'effleure pas une seconde.

Dans la salle de bain, elle s'asperge le visage d'eau glacée, attache une mèche de cheveux avec une pince et se regarde un instant. Puis, elle baisse les yeux pour fuir son reflet et faire taire la voix de ceux qui lui disent qu'elle est jolie, spectaculaire, et qu'elle paraît beaucoup plus jeune que ses vingt-six ans. Parce qu'à ce sujet elle est ambivalente et ce matin, elle s'en fiche.

Elle aimerait ne plus avoir de visage.

Dans la cuisine, elle ouvre la porte du frigo et trouve le pot de café, entre deux contenants de yogourt et un sac de carottes miniatures. Elle branche la bouilloire et se tient tout près pour se réchauffer. Maya fait le sphinx sur la table, dans un rayon de soleil. L'eau se met à bouillir. Maya tend l'oreille et regarde la vapeur s'échapper de la bouilloire. Charlotte est emportée par le son. Un sifflement nerveux, de plus en plus insistant. Elle imagine des

bulles d'eau brûlante qui n'en finissent plus d'éclater. Elle voit des étincelles bleutées s'échapper de la prise électrique, l'eau s'évaporer, la bouilloire prendre feu. Charlotte sort de son fantasme, verse l'eau sur le café, laisse infuser. Elle se sert une grande tasse, nourrit Maya et va chercher le courrier au bas de l'escalier. Elle remonte avec une pile de circulaires et une lettre de la France. Elle tombe sur le divan, allume une cigarette et déchire l'enveloppe.

J'ai l'air d'un guerrier au repos, tout trempé dans mon *suit* de vélo, sirotant un espresso. Je sais, tu vas dire que c'est écœurant de prendre un café au soleil, en sueur, après l'effort physique, mais c'est ma récompense.

Je ne pense à rien. En même temps, je réfléchis trop. J'essaie d'oublier que je t'ai perdue, que j'ai tout foutu en l'air.

Tu m'avais dit de partir, que ça te ferait du bien de savoir que je réalisais mon rêve. J'ai fini mon tour de France, je rentre bientôt et j'en suis au même point. Pourtant, tes coups de pied au cul et paroles m'ont donné la force de

venir jusqu'ici. J'ai vu des routes désertes, des villages figés dans le temps, la mer. Rien que moi et mon *bike*.

Merci, Charlotte.

J'ai hâte de te revoir.

Les mots lui traversent la poitrine d'une douleur dévorante. Combien de temps faut-il pour oublier quelqu'un? Charlotte n'est plus amoureuse de Paul et pourtant, à la lecture de sa lettre, elle déborde de nostalgie et de tendresse pour lui. Elle a envie de crier et de pleurer. Elle voudrait qu'il soit tout près, comme une ombre rassurante. Qu'il la serre très fort. Il est le seul à l'avoir apprivoisée, le seul à l'avoir fait rire.

Charlotte allume une autre cigarette et chiffonne la lettre avant de la lancer au milieu du salon. Des larmes chaudes coulent sous ses yeux et lui piquent les joues. Le café et la cigarette lui lèvent le cœur et tout se confond dans sa tête. Elle ne sait plus qui a quitté qui ni pourquoi. Elle n'a qu'une envie : disparaître. Parce qu'elle est un monstre, une imposteure, grosse, moche et débile. Parce qu'elle ne sait pas comment s'aimer. Elle se traîne jusqu'à la salle de bain pour se moucher, s'assoit sur le bord de la baignoire, se prend la tête.

Elle s' imagine dans sa chambre, à la maison de ses parents, avec le même aveuglement, douze ou treize ans plus tôt. Depuis la mort de Marguerite, elle souhaite qu'un accident lui arrive, qu'un camion la renverse, qu'un homme la poignarde, n'importe quoi pour ne plus être là. Elle rêve de ce hasard qui la libérerait enfin et le craint en même temps. Elle a au creux du ventre une sensation douce, un tout petit feu blanc qui ne s'éteint jamais, la certitude qu'un jour, quelque chose va lui arriver. En même temps, le vide qu'elle éprouve sans sa sœur l'engloutit. Elle ne veut plus être rien. Elle cultive chaque jour plus de tristesse, plus de colère contre les gens simples et heureux, contre la naïveté et l'innocence. Les étudiants de l'université la dégoûtent avec leurs sourires niais et leurs préoccupations à la con.

À quinze ans, puisque l'accident tant souhaité ne semble jamais devoir se produire, elle le provoquera. Charlotte verrouille la porte de sa chambre, s'empare d'une lame d'exacto toute neuve et effleure sa peau blanche. Elle laisse la lame glisser doucement sur son petit poignet. Elle s' imagine en train d'appuyer : le sang coulera et elle s'échappera enfin d'elle-même. La scène a un aspect surréaliste. Sa chambre n'a pas changé, tout est à sa place. Les murs recouverts de dessins, de photos de magazi-

nes et d'affiches de films, seuls témoins de son excitation, de sa terreur. Sur eux résonnent ses gémissements, son souffle saccadé. Ils l'observent en silence tandis qu'elle se demande comment, une fois qu'elle aura tranché le premier poignet, elle trouvera le courage d'entailler le second. Elle croit entendre le cri de sa mère lorsqu'elle la trouvera. Un cri d'animal. Comme lorsqu'on a enfoui le corps de Marguerite dans la terre froide.

Choisir de se donner la mort est une chose, mais passer à l'action en est une autre, réalise Charlotte. Mais ça s'arrête ici pour elle. Elle prend le dessus sur cette chienne de vie. La mort ne l'aura pas, elle va la déjouer en la devançant. Elle appuie un peu plus sur la lame. Une fine ligne rouge apparaît.

Allez! Merde! Vas-y, qu'est-ce que t'attends?

Elle tente de s'encourager, mais poser ce geste de façon mécanique, lui demande une dureté, une force crue qu'elle n'a pas.

Ostie de moumoune! se dit-elle.

Elle en est au même point aujourd'hui. Elle n'a rien foutu de tout ce temps, incapable d'affronter tout ça, de voir les gens sourire, s'aimer, s'embrasser, les voir partir et puis mourir. C'est trop difficile. Elle aurait dû rejoindre sa sœur bien avant. Charlotte a

l'étrange impression que Marguerite l'appelle sans cesse et lui tend la main pour l'entraîner dans la mort.

Dans son délire, écartelée entre la voix de sa sœur et sa propre voix, elle oublie ce qu'il y a de plus beau, ses années avec Paul, son retour à l'université, son amour des livres et du théâtre, ses voyages et Ada qui l'aide à se frayer des chemins à l'intérieur d'elle-même. Son Adèle, un mince fil d'araignée qui la relie à la grâce et à la vie. Adèle comme une bulle d'air frais.

Elle se lève, sort une paire de ciseaux du tiroir de la salle de bain. Elle se plante devant le miroir et approche lentement l'instrument de son œil gauche. Charlotte cherche un moyen sauvage de libérer de ce qui l'empoisonne. Ne plus voir, pense-t-elle, ni les fleurs, ni les amoureux, ni la pluie, ni les enfants. Elle ne sent rien, sa tête est ailleurs. Puis, le miroir lui renvoie le reflet de son visage bouffi par les larmes, les ciseaux près de l'œil. Dans un mélange de pitié et d'amour pour elle-même, elle fige. Les ciseaux lui glissent des mains et tombent dans l'évier dans un bruit métallique.

Entre ses mains

Adèle court d'un bout à l'autre de l'appartement, simplement vêtue de sous-vêtements noirs. Un saut devant le miroir. Ses cheveux fins et dorés, ni courts ni longs, lui filent entre les doigts. Elle tente de les attacher en une minuscule queue de cheval. Des mèches folles tombent sur son visage. Elle les fixe avec des pinces argentées.

Elle enfile à la course un pantalon-cigarette noir et un cardigan rouge qu'elle boutonne jusqu'au cou. De sa bouche s'échappent les paroles d'une chanson de Léo Ferré :

*Tous ces bijoux
Qui brilleront sans toi
Quand tu ne seras plus là*

Un coup de brosse à dents. Manteau, écharpe de soie, sac de cuir. Elle claque la porte et descend l'escalier. Le sol s'efface sous ses pas. Adèle flotte au-dessus des autres.

*Tous ces voyous
Qui ouvriront leurs bras
À d'autres goss' qu'à toi*

Elle a au cœur une bombe à retardement prête à éclater. Elle sait ce qu'elle éprouvera au moment où elle va l'apercevoir : ses jambes vont s'engourdir, ses mains vont devenir moites, son sang va se mettre à chauffer dans ses veines. Elle sentira son visage brûlant, son corps entier pris par les ondulations du désir. Elle l'imagine lever la tête de son journal, poser sa tasse de café et la regarder. Cette seule image la fait sourire. C'est la première fois qu'elle rencontre son directeur de recherche à l'extérieur de l'université.

*Tous ces baisers
Qui font les nuits cousues
Dans de drôl' de tissus*

Elle allume une cigarette et s'efforce de marcher plus lentement.

Un baiser... Encore un baiser, peut-être... se dit-elle.

Adèle sait qu'elle délire. C'est son directeur et un homosexuel notoire.

Il l'a embrassée. Ou alors c'est elle qui l'a embrassé ? Elle allait quitter son bureau. Il lui

a remis une pile de papiers. Leurs mains se sont frôlées. C'est lui qui s'est approché d'elle, Adèle en est certaine à présent. Maladroit, il a posé ses mains sur son visage, l'a plaquée contre la porte du bureau. Ce n'était pas un baiser tendre, ni même sensuel. Plutôt une agression savoureuse. Ses mains sont passées du visage d'Adèle à son cou, à ses épaules, comme des serpents sur elle. Il a saisi l'un de ses seins sans aucune délicatesse. Il respirait très fort, aspirait l'odeur d'Adèle jusqu'à l'ivresse, lui léchait le cou.

J'étais un homme entre ses mains... pense Adèle.

Le déjeuner de ce matin lui fait voir ce qui l'entoure tout en rondeur. Son envie s'imprime sur les arbres, les édifices et les visages des gens dans la rue.

Elle aspire et souffle la fumée en rêvassant, imagine la discussion pleine de sous-entendus divaguer vers autre chose que la correction de son mémoire: « Vous m'épatez, Adèle... Vous avez de l'esprit. La précision de votre recherche, la qualité d'écriture de vos premiers chapitres, il n'y a rien à redire, tout est parfait! Vraiment, c'en est fascinant... ». Cette façon qu'il a de la vouvoyer, de la regarder comme s'il voyait à travers elle, la fige à tout coup. Son regard glissera sur elle, l'œil

brillant, un brin pervers, avec un mélange de passion violente et d'admiration. Elle l'écouterà reprendre son souffle, sera à l'affût du moindre soupir.

*Toutes ces pensées
Que l'on voit dans la rue
Au bras des inconnus...*

Peut-être finiront-ils chez elle à l'heure du dîner, à faire l'amour sur le plancher ou sur la table de la cuisine. Peut-être qu'il ne pourra attendre et qu'il la prendra contre la porte tandis qu'elle cherchera ses clés dans son sac.

*Tu veux tout ça maint'nant
Avant qu'tu n'sois trop vieille
Avant qu'on ne t'emporte
Derrière la dernière porte
Qu'on fermera sur tes merveilles*

Elle jette sa cigarette, l'écrase de la pointe du pied et pousse la porte de Chez Krieghoff. La chaleur l'étouffe et Adèle retire son écharpe. Elle parcourt la place du regard. Pas de trace du directeur. Des gens seuls lisent le journal entre deux gorgées de café. Certains fument, d'autres parlent très fort sur leur cellulaire pour que personne n'ignore les détails

de leur vie sociale trépidante. Les serveuses patinent entre les tables, légères et agiles, leurs plateaux remplis de bacon et d'oeufs et de tasses de café brûlant. Adèle avance à petits pas, étourdie par sa nervosité, son désir et le va-et-vient des serveuses autour d'elle.

Il est là, tout au fond, sur une banquette. Il ne lit pas le journal, mais un roman de poche jauni. Il ne la voit pas, ne lève pas la tête. Elle s'approche, le salue.

— Ah, vous voilà ! balance-t-il.

Elle n'est pourtant pas en retard. Cette remarque d'impatience l'égratigne. Il remonte ses lunettes d'un doigt, la regarde à peine.

Il commande deux allongés et sort un cahier de notes bourré de ratures et de signes illisibles. Ses gestes sont brusques, il soupire. Adèle a l'impression d'être assise devant un étranger. L'érudit raffiné et charnel qu'elle retrouve chaque semaine dans un bureau poussiéreux du dernier étage de l'université s'est transformé en une bête nerveuse, sans aucune classe.

Un silence trop long s'installe entre eux. Adèle regarde les gens manger. Les serveuses dansent maintenant au ralenti, s'assurant que tout est au goût de monsieur et que l'on réchauffe le café de madame. Elle n'entend

plus le claquement des talons sur le plancher ni les cuillères tourner dans les tasses. Les allongés arrivent.

— Je vais faire court, lance-t-il, j'ai un autre rendez-vous dans une demi-heure. Il faut tout reprendre, mademoiselle. Votre plan n'était pas mal, mais il manque beaucoup d'éléments dans les deux premiers chapitres. C'est flou, éparpillé... Ce n'est pas vous!

Chaque mot qu'il ajoute fouette comme une claque au visage d'Adèle. Déjà, elle ne l'écoute plus. Elle garde ses mains tremblantes sous la table. Elle ne boit pas une seule gorgée de son café. Elle fixe le vide comme s'il n'y avait personne devant elle. Une confusion épaisse enveloppe son esprit. Immobile, le visage comme un masque de plâtre blanc, souriant et impassible, qui menace de craquer d'une minute à l'autre, elle sent une crampe dans sa joue droite. Elle hésite entre partir en courant, pleurer ou l'envoyer se faire foutre.

Son désir pour cet homme qui l'humilie la prend à la gorge et la laisse sans mots. Elle ne sait plus si c'est le fait de devoir recommencer tout le travail, de ne pas l'épater lui, ou elle-même, qui l'enrage. Une serveuse échappe une tasse qui se casse sur le plancher. Adèle sursaute. Elle aussi se brise en morceaux.

Dehors, il vente plus fort maintenant, et Adèle allume une nouvelle cigarette. Comment la discussion s'est-elle terminée, qu'ont-ils convenu comme plan de travail ? Elle n'en a aucune idée. Elle a baragouiné quelques mots, serré sa main et s'est enfuie.

Elle marche d'un pas rapide et défie du regard toutes les personnes qu'elle croise dans la rue. Elle bouscule une vieille femme au passage sans même s'excuser.

Au coin René-Lévesque, elle attend que le signal pour piétons s'allume, jette un coup d'œil autour d'elle. Un homme de l'autre côté de la rue attend lui aussi que le feu change. Elle reconnaît l'un de ses anciens amants. Elle sourit. Elle a oublié son prénom.

*Les orages d'amour
Sur des poitrines nues
Quand on va faire un tour
Au bout d'un inconnu*

À nouveau le désir s'installe en elle. Adèle va accoster cet homme et l'entraîner chez elle. Un instant, une heure, un peu de chaleur. Briser le mouvement circulaire, être prise brusquement, ne plus réfléchir.

Pourquoi pas ? se dit-elle.

Le signal piéton apparaît. L'homme passe à

côté d'elle, ne la voit pas. Elle continue son chemin. Elle est prise d'un vertige, se sent repoussante.

Qu'est-ce qu'ils ont, les hommes, ce matin ? se demande-t-elle.

Ada rentre chez elle. Elle se laisse tomber sur son lit et hurle.

Plus jamais... plus jamais...

Tragiquement

Elle entend la voix de sa mère lui parler comme si elle avait cinq ans : « Voyons, ma puce, ça va aller... Va y en avoir d'autres rendez-vous avec ton directeur... »

Le dégoût qu'Adèle éprouve pour cette femme la pousse à se relever brusquement. Secouée par le besoin de faire taire les voix à l'intérieur d'elle, de chasser ce sentiment d'abandon qui lui creuse un trou dans le cœur, elle se verse un verre d'eau et regarde dehors. Le soleil de septembre traverse le feuillage du bouleau, en face de chez elle. Entre chaque feuille, un rayon brillant l'aveugle.

C'est ça la vie... philosophe-t-elle.

Son frère traverse son esprit. Son absence est cruelle quand elle se sent délaissée par un amant, que quelque chose ne se passe pas comme elle le souhaiterait ou qu'elle a besoin de réconfort. Simon l'a abandonnée, comme les autres, pourtant c'est lui qu'elle cherche sans cesse à travers eux. Elle sait qu'il a tenté de la retrouver, sa mère le lui a dit. Mais Adè-

le ne veut plus le revoir. Jamais.

Elle est encrassée par la rage qui tache sa mémoire et ses souvenirs, prisonnière d'une haine qui la détruit. Toutes ces heures à l'attendre, seule dans sa chambre. Ses tentatives pour chasser l'angoisse ne la menaient nulle part. Les livres, les mots, tout la ramenait à l'évidence de l'absence de son frère. Son fantôme occupait tout l'espace, vidait son corps de toute vie. Il lui disait qu'il était à elle et qu'elle était à lui.

Adèle sentait pourtant que Simon était ailleurs, quand il s'est mis à rentrer de plus en plus tard, sans rien lui dire. Il ne dormait presque plus avec elle. Adèle avait envie de le tuer. Elle savait que le soir venu, s'il se pointait dans son lit, elle le laisserait se coller contre elle comme si de rien n'était. Elle lui demanderait de lui caresser les cheveux et de lui dire combien il l'aime. Comme dans le film de Godard.

*Et mes chevilles, tu les aimes mes chevilles ?
Mes pieds ? Mon derrière ? Tu aimes ? Et mes
coudes ? Mon visage ? Tout ? Mes yeux, mes
oreilles, ma bouche ? Oui. Alors tu m'aimes
complètement ? Oui. Je t'aime complètement et
tragiquement.*

Tragiquement. Il est devenu secret, trouvait

des excuses pour s'éclipser. L'attente comme un diable plus grand qu'elle empêchait Adèle de bouger, de s'en aller, d'envoyer Simon se faire foutre. Et ce vide que personne d'autre n'a jamais pu combler, même aujourd'hui : aucun parfum, aucune main sur moi, aucun sexe en moi, rien ne m'a autant donné l'impression d'être si près du néant, pense-t-elle.

Elle étouffe un sanglot qui lui fait mal à la gorge, se gifle deux, trois, quatre fois, relève la tête. Adèle coule à pic, mais s'y oppose. Elle refuse le banal, refuse la faiblesse et la douleur. Elle s'assoit devant l'ordinateur pour écrire à Charlotte.

Timbrées

« Très chère Charlotte,

Le rendez-vous de ce matin s'est avéré une catastrophe! Je cours comme une fillette en me préparant, j'ai l'impression de voler. Je mets mon gilet ROUGE et mon rouge à lèvres *Fire* de Chanel parce que c'est sa couleur préférée, c'est d'un *kitch!* Je me pointe là et tout fout le camp.

Je n'arrive jamais à bien discuter avec mon directeur, enfin, jamais d'une façon professionnelle et dont je sois fière. Tout se mélange, l'importance du mémoire et le désir que je ressens pour lui. Et c'est pire depuis le baiser... Où es-tu? Chez tes parents? Pourquoi es-tu toujours planquée là-bas? C'est d'un ennui! Je n'arrive pas à travailler. J'ai une légère déprime. Il ne me reste plus de cigarettes. Je vais en acheter. »

« C'est délicieux, fumer au vent, du soleil plein les yeux. Je suis profondément insatisfaite. C'est une illusion qui s'est dissoute parce que l'homme que j'avais en face de moi ce matin n'avait rien à voir avec celui que j'aime.

Je suis aujourd'hui inapte à la communication. Hier, je n'ai rien fait de bon et je culpabilise. J'ai honte de ne pas travailler à mon mémoire. J'aimerais te voir. La poésie, le sexe et la musique me semblent tellement ordinaires. Je ne suis même pas capable de lire... Il paraît que l'ennui vient de nous et pas des autres. Je pense que j'ai besoin, comme d'habitude, d'être réconfortée.

Je déteste ces moments d'angoisse! Où es-tu? Téléphone ou écris-moi!

Je t'adore,

Ada »

« Adèle,

Je suis chez moi. En bonne résidente du quartier Saint-Sauveur, j'ai commencé la journée en larmes, j'ai fumé cigarette sur cigarette, j'ai regardé la télé pendant une heure et j'ai finalement fait jouer un disque de chansons

pop ma foi pas mal démoralisantes.

Je crois que je suis folle.

J'ai envie de rire, de me délier, de fondre au soleil, de ne plus avoir en tête dix mille souvenirs dégoulinants de nostalgie, ni de désirs nébuleux pour mon ex, pour Laurent ou pour mon chanteur préféré! Je vis dans un monde qui n'existe pas.

Pourquoi ne pas sortir, boire un café, une bière ou du vin? Ce que tu veux, n'importe où, n'importe quand. On marche, on s'arrête prendre un verre, on parle, on ne dit rien.

Ch. »

« Charlotte,

Nous sommes timbrées, ma chérie. Je viens de prendre ton message et je n'ai pu faire autrement que de me mettre à rire. Je te cite: *J'ai commencé la journée en larmes.*

Je sais qu'il n'y a rien de drôle là-dedans, nous vivons une journée de merde! Faisons quelque chose!

En revenant du Krieghoff, j'ai croisé un amoureux d'il y a dix ans. Il doit avoir 50 ans, aujourd'hui. J'avais envie de faire l'amour avec

lui. C'est un homme tellement moche, dégoûtant par ses manières rustres et vulgaires, et pourtant profondément beau et sexuel. Il me semble que de me retrouver au lit avec lui, ça m'aurait fait du bien. Mais il ne m'a pas vue. Il est passé à côté de moi comme si j'étais une étrangère. Je m'en suis trouvée encore plus enragée.

Non, mais qu'est-ce que c'est que ce mercredi? J'ai hâte de te voir. Allez du concret, tout de suite!

Adèle »

« En bas de l'ascenseur du Faubourg, à 11 heures!

Ch. »

Au Bonnet d'Âne

Elles choisissent une table qui donne sur la rue Saint-Jean, s'assoient, se regardent. Un camion ronronne au coin de Sutherland en attendant le feu vert et fait vibrer la fenêtre. Le Bonnet d'Âne est calme à cette heure. Un client par-ci par-là sirote un café, un homme prend des notes, seul dans son coin. Le parfum d'Adèle chatouille le nez de Charlotte et la ravigote. Elle ferme les yeux, respire et se laisse emporter par le bruit des tasses qui s'entrechoquent, des pages de journal que l'on tourne, d'une fourchette échappée par terre.

— Mademoiselle Saint-Amant, votre arôme est divin... murmure Charlotte dans un sourire, en roulant les yeux.

Elle parle à Adèle de son parfum chaque fois qu'elles se voient. Toujours sur le même ton amusé et sincère. Ça fait rire Ada à tout coup. Depuis leur première rencontre, Charlotte est émue par cette odeur qui l'attire et l'allume, tout à l'image d'Adèle.

Plus encore que son visage ou sa voix, c'est comme si Chanel avait réussi à saisir l'essence de cette femme si étrange et l'avait mise en flacon, vendue à prix d'or pour reconforter ses narines de fille en peine. *Coco Mademoiselle* emporte Charlotte au bout d'elle-même, vers des pensées sombres et charnelles, au cœur du sentiment trouble qu'elle éprouve pour Adèle. C'est toutes les saisons confondues, la lumière, l'espace. C'est l'odeur de l'infini, de sa mère, de sa sœur. Un duel au couteau entre le réel et ses rêves, aux effluves de corps nus et de peau douce. C'est l'origine et l'éternité. Adèle en bouteille, le temps qui passe, le parfum de sa vie.

En chemin pour aller rejoindre Ada, Charlotte a imaginé son odeur comme un combustible, porté par le vent jusqu'à elle pour l'enflammer. Et lorsqu'elles se sont retrouvées au pied de l'ascenseur, *Coco Mademoiselle* est montée doucement vers Charlotte pour embaumer les heures qu'elles allaient partager.

À travers la fenêtre, Charlotte observe les passants. Elle laisse sa vision s'embrouiller jusqu'à se croire seule au monde. Elle en oublie où elle est. Ce matin, elle était prête à se crever un œil pour ne plus voir ce monde

auquel elle n'appartient pas tout à fait. À présent, Charlotte pourrait vivre cent ans tellement elle se sent légère.

Je suis vide. Ma tête est libre de toi, Marguerite. Il n'y a qu'auprès d'Adèle que je brûle, même si elle ne sera jamais toi, ma sœur... se dit-elle.

Le corps de Charlotte s'engourdit et devient insensible. Elle s'évade en rêve du Bonnet d'Âne pour rejoindre chaque endroit où elle a connu une sensation semblable, un mélange de plénitude et d'extrême angoisse : l'Angleterre, son enfance, des lieux autrefois si vrais et à présent imaginaires et fuyants. Son regard se perd, devient flou. Autour, le café, la rue Saint-Jean, le corps, le visage d'Adèle, son matin et sa douleur expédiés tout à coup à des années-lumière. Tout s'enchaîne, comme dans un film. Elle pourrait mourir à cet instant simple, aussi beau qu'un cercle parfait.

— Charlotte, tu m'écoutes ou quoi? demande Adèle.

Charlotte s'excuse.

— C'est juste que j'aime regarder les gens qui ne se doutent pas que je les observe, écouter ce qu'ils disent. Tu connais l'expression *J'aimerais ça être un p'tit oiseau...*?

Adèle ne répond pas, offre une cigarette

à Charlotte, s'en allume une et fait signe à la serveuse d'apporter deux menus. Chacun de ses gestes est empreint de volupté. Ses mains tracent des boucles, des arabesques invisibles quand elle parle. Adèle bouge comme une sirène.

— Alors, le retour de voyage ? Ça va mieux qu'au mois d'août ? s'informe-t-elle.

Charlotte demeure silencieuse un instant. Est-ce qu'elle peut dire que ça ne va pas ? Que le soleil, la mer, le vert à perte de vue de la campagne anglaise et le thé lui manquent. Est-ce qu'elle peut lui raconter qu'elle a eu envie de se jeter en bas de la terrasse Dufferin le lendemain de son retour ? Et qu'elle, Adèle, est la seule personne qui la fait sortir un peu d'elle-même parce qu'elle sent bon ?

— Là-bas, j'étais quelqu'un d'autre et entièrement moi en même temps, déclare Charlotte. J'arrive pas à transposer cet état d'esprit ici.

Comme un escargot qui traîne sa maison sur son dos, Charlotte avait transporté sa vie en Angleterre et se transformait sans cesse. Elle savourait tous les jours l'éloignement, la sensation d'être ailleurs. Elle s'était liée très vite à ceux qui venaient de partout dans le monde et qui partageaient à présent son quotidien. Elle avait besoin d'eux, besoin de parler, de rire, d'exister sous leurs regards. Elle se

renouvelait à travers leurs yeux. Les choses les plus banales, faire son lavage ou aller à l'épicerie, prenaient des allures grandioses. Elle s'est approprié la ville, les rues, les visages. Depuis son retour, elle se rappelle qu'il y a un endroit, une petite ville anglaise au bord de la mer, qui semble n'exister que pour elle.

Charlotte s'emporte, raconte l'Angleterre à son amie et sait qu'Adèle la comprend. Parce qu'elle a aussi habité à l'étranger pendant très longtemps, dans un pays chaud où elle dormait sur une natte et buvait du lait de coco.

— Plus rien ici ne me touchait quand je suis rentrée du Cambodge, lance Adèle. Je portais des vêtements cambodgiens, comme pour garder bien réelle la vie que j'avais eue là-bas. Je parlais sans cesse des gens que j'y avais connus, des lieux que j'avais habités. Ça rendait ma mère folle ! Elle savait que je ne lui appartenais plus...

Moi, j'appartiens à Marguerite, pense Charlotte.

Elle n'écoute plus Adèle et se retrouve dans le cabinet de sa psychologue, quelques années plus tôt. Elles avaient convenu que Charlotte devait laisser partir sa sœur, parce que garder Marguerite vivante dans sa tête la dévorait lentement.

— Tu respires profondément. Tu n'entends

plus que le son de ma voix. Tu te coupes du reste du monde, murmure la femme. Charlotte, il est temps que tu dises au revoir à Marguerite. Il y a plus de dix ans qu'elle est partie et tu n'as plus besoin de sa présence maintenant. Tu vas la remercier de t'avoir accompagnée jusqu'ici et lui dire de te laisser vivre ta vie.

Charlotte entend les mots, mais ne réagit pas. Son cerveau n'accepte pas les paroles de sa thérapeute.

— C'est bien là le désir que tu as exprimé, Charlotte? Vivre la vie à laquelle tu as droit?

Charlotte reste muette et respire à peine. Sa gorge nouée la brûle et les mots y restent pris.

— Qu'est-ce que tu dirais à ta sœur, Charlotte, si elle était devant toi?

— Je... Je lui demanderais de me laisser en paix, chuchote Charlotte. Je ne veux plus penser à elle tout le temps, ça fait trop mal...

Une larme piquante glisse sur sa joue. Charlotte ouvre les yeux :

— Je ne peux pas, je suis désolée. Je ne suis pas capable.

La voix d'Adèle la sort de sa mémoire :

— J'ai croisé Laurent il y a deux semaines, dit-elle, et nous sommes allés prendre un verre.

Charlotte sourit, l'œil malicieux. Elle souffle

la fumée de sa cigarette de côté, ne dit rien. Quelque chose qu'elle ne peut saisir chez Adèle lui rappelle Marguerite. Peut-être le regard espiègle ou simplement le parfum de l'enfance qu'elle retrouve auprès d'elle.

La serveuse arrive. Charlotte et Adèle feuilletent le menu. Café-chocolat pour Ada, croissant-confiture et café au lait pour Charlotte.

— Tu m'en veux pas ? demande Adèle.

Charlotte ne sait pas ce qu'elle ressent pour Laurent. Elle est follement attirée et en même temps, quelque chose l'effraie.

— Je pense à lui tout le temps, il me hante. Je peux pas m'empêcher de sourire quand il me parle parce que je n'ai qu'une envie : l'embrasser. Tu peux pas savoir ce que j'imagine comme scénarios débiles et érotico-machin ! Mais ça traîne. Je ne bougerai jamais et lui non plus. Il n'y a rien à ajouter. Il va trouver une amoureuse, arrêter de venir me voir à la librairie et tout va rentrer dans l'ordre.

Ils ne sont sortis ensemble qu'une seule fois, l'hiver précédent. Une lecture de poésie dans un café. Pendant le récital, il a commandé un hot-dog européen. Le bruit du pain grillé croustillait dans la salle et faisait rire Charlotte. Laurent ne semblait se rendre compte de rien, se moquait des poètes et son visage ruisselait

de sueur : « Christ que c'est piquant ! » qu'il a dit. Ensuite, ils ont pris un verre avec des copains à lui. Charlotte a peu parlé. Elle le regardait, écoutait la conversation qui tournait autour de gens qu'elle ne connaissait pas, de REER, de placements et d'avenir. Les amis de Laurent pigeaient dans son paquet de cigarettes en répétant qu'ils ne fumaient que socialement. Ce n'était ni bien ni mal. Depuis, le même manège se poursuit. Il passe à la librairie une ou deux fois par semaine, la salue quand il la croise dans la rue, lui glisse quelques mots.

Adèle aussi est sortie avec lui, à quelques reprises. Charlotte le sait. Elle réfléchit souvent au confort étrange qu'elle éprouve près d'Ada et maintenant qu'elle lui confie qu'elle et Laurent se sont revus, Charlotte se dit qu'ils forment un trio bien mystérieux : trois métaux précieux, froids et brillants, attirés les uns vers les autres et se repoussant en même temps.

— Tu fais ce que tu veux avec Laurent, murmure Charlotte.

Elle rassure Adèle, lui dit que s'il avait dû y avoir des développements entre elle et Laurent, ça serait déjà arrivé. Charlotte lui jure qu'elle ne lui en veut pas :

— C'est mort, s'il n'y a jamais eu quelque chose à tuer.

Ça lui fait mal de prononcer ces paroles, parce que malgré la forte attirance qu'ils éprouvent, quelque chose de mystérieux les empêche d'aller l'un vers l'autre. Charlotte baisse les yeux.

— Essaies-tu de me convaincre que tu n'aimes pas Laurent, ma chérie? tranche Adèle. C'est de la folie! Plonge! Passe à l'action, bordel!

Adèle aperçoit le reflet de la jeune femme qu'elle a été dans l'œil absent de Charlotte.

— Mais j'en ai rien à faire de l'amour! réplique Charlotte. J'ai pas envie, je suis bien comme ça, toute seule. Je serais une bien mauvaise amoureuse en ce moment. Je suis pas aimable, ni belle ni intéressante. J'ai rien à donner, je te jure.

Rien à donner, mais tout à prendre. Pourquoi ai-je tellement envie que quelqu'un fasse quelque chose de moi, n'importe quoi? se demande Charlotte en silence.

La serveuse arrive avec son plateau. Dessus, un café-chocolat fumant dans une tasse en verre, un bol de café au lait et une grande assiette où un croissant au beurre, un peu de confiture et une tranche de tomate semblent perdus. Adèle reste perplexe devant l'assiette de Charlotte.

— Qu'est-ce qu'elle fait là, cette tranche de tomate? demande Charlotte.

— Ne témoigne-t-elle pas d'un désir d'es-

thétisme dans la présentation du plat? ajoute Adèle d'un ton pincé, avant d'éclater de rire.

Charlotte laisse ses yeux se promener sur les murs en bois du Bonnet d'Âne, couverts de photos anciennes. Sur les nombreuses étagères traînent de vieux livres d'enfants. Dans le café, on n'entend qu'un léger murmure. À la radio s'égosille un chanteur québécois à l'accent franchouillard. Le regard de Charlotte se pose sur Adèle, comme une plume effleure la peau. Et elle se dit que c'est ça la vie : s'évader un mercredi matin, à parler, à rire et à fumer.

Une image traverse à nouveau son esprit. Elle repense à ce matin, devant la glace, ciseaux à la main. Son cœur se met à battre très vite. Triste, elle a honte.

— Je vis dans un wagon de montagne russe ces temps-ci, confie Charlotte à Ada. C'est insupportable. Je suis super émotive. Tout m'écœure. Je suis jalouse de chaque personne que je vois sourire. Et j'ai envie d'envoyer tout le monde au diable. Ils sont trop beaux, trop cons. J'imagine que c'est le retour de voyage qui me fait me sentir comme ça...

Adèle soupire, agacée :

— Charlotte, tu pourrais avoir un amoureux génial en claquant des doigts ou te taper le gars le plus sexy en ville dès ce soir! Merde! Tes études te passionnent, tu joues

bien, tu écris, tu es drôle, intelligente ! Arrête de t'apitoyer comme un putain de petit chiot larmoyant, c'est pathétique !

Qu'est-ce que tu vois en moi, Adèle, que je ne vois pas ? se demande Charlotte.

Au Pub Saint-Alexandre

En sortant du Bonnet d'Âne, Charlotte a la vive impression de se réveiller pour la deuxième fois de la journée, comme si elle avait remonté le temps par magie pour attraper au vol une autre chance. Le vent lui chatouille le visage. Le sang court, aussi sauvage qu'une rivière au printemps, dans ses bras, ses jambes, sa colonne vertébrale et son ventre. Dans sa tête, ça fourmille. Elle a envie de hurler de joie.

Charlotte retient pourtant son cri. Sa démarche se transforme, elle abandonne ses pas hésitants de fillette. Elle se jette dans le jour comme si c'était le dernier et s'abandonne à Adèle qui, croit-elle, la sauvera de la tiédeur et de la pâleur. De son désir de s'arracher un œil et de son ennui de ce matin, de ses larmes et de son envie de mort ne reste qu'un souvenir délavé, comme un mauvais rêve. À la vitesse de l'éclair, elle revient chez les vivants.

— On reste dehors. J'ai le goût de me perdre dans les rues, de fumer encore une ciga-

rette. Après on va boire un verre et on ressort.

Adèle s'étonne :

— T'es prête pour la *rrrumba* à ce que je vois.

— J'ai juste besoin de respirer, de ne pas penser...

Le soleil réchauffe leurs visages en même temps qu'un vent frais défait leurs coiffures. En face de la Caisse Populaire, un homme à la tignasse grise et duveteuse, joue de la guitare en souriant aux filles. Septembre taquine les femmes, qui ne savent plus comment s'habiller. Certaines sont encore en jupes, sans collants ni manteau, d'autres ont sorti leurs tricots et leurs foulards. Dans quelques mois, ce sera l'hiver. Québec portera d'autres couleurs et d'autres histoires. Des amants se faufleront en douce dans le lit de leur maîtresse, la veille de Noël, une dernière fois, avant de rentrer sagement à la maison, des pauvres crèveront tous seuls dans leurs logements et les commerçants feront des affaires d'or. Bien des filles perdues marcheront dans la neige en se regardant le nombril, y cherchant la beauté.

Charlotte se tient tout près d'Adèle.

— J'ai déjà travaillé dans une boucherie, dit Adèle. Après, je suis devenue végétarienne.

Charlotte écoute religieusement. Tout ce qu'Adèle lui donne, elle le prend, étoffe le personnage et construit son histoire. Plus que tout, Charlotte veut rester dans la sphère parfumée qui enveloppe Adèle et lui dérègle les sens : est-ce que tu m'aimes un peu, Adèle ? se demande-t-elle. J'ai peur de tout. De mon ombre et de la tienne. De toutes celles qui se cachent à l'intérieur de moi. Combien de temps il me reste à vivre ? Et qu'est-ce que je vais faire pendant ce temps ?

Adèle poursuit son histoire incongrue :

— Un jour, mon collègue Richard... ou... je ne me souviens plus de son nom, bref, ce gars devait m'apprendre à découper un bœuf. Une carcasse accrochée par une chaîne au plafond, la chose la plus affreuse que j'ai jamais vue. Je reconnaissais par-ci, par-là les parties du corps de l'animal, striées de lignes de gras. À un moment, Richard ou Gérard, a pris son couteau et d'un grand coup, il l'a enfoncé dans la viande ! Et là, le sang s'est mis à gicler de l'entaille, Charlotte, éclaboussant le visage et le sarrau de mon collègue. On aurait dit *Carrie*, tu vois ? Moi, je pensais que c'était toujours comme ça que ça se passait et j'étais certaine de jamais pouvoir faire ça. Et alors il a dit : « Christ, j'ai pogné une veine ! »

Adèle dit cela en délaissant son accent fran-

çais et pouffe de rire.

Moi, j'ai failli m'éclater l'œil gauche ce matin, Adèle, avec des petits ciseaux brillants, songe Charlotte pour elle-même. Pour me décortiquer et voir ce qu'il y a dans ma tête. Comment ça fonctionne là-dedans. Appuyer sur la fine peau transparente de l'œil. Prendre une grande respiration. Sentir l'œil résister. Donner une bonne pression pour que tout explose et que je ne vois que du rouge... ou du noir... Mais j'ai pas pu le faire. Je ne peux rien faire.

Charlotte patauge en eaux troubles, entre l'amitié confondante qui l'unit à Adèle et qu'elle n'a connue qu'avec sa sœur, et l'amour fou, celui des aventures foudroyantes et violentes, celui qui ne dure pas, qui fait trébucher. La présence d'Adèle la ramène sur des sentiers où elle ne veut plus marcher parce qu'ils sont chaotiques et incertains. Charlotte est multiple, forte et fragile, brisée, solide, mais dépendante du regard dont elle a besoin et qu'Adèle lui offre : je suis une pâte à modeler, se dit-elle.

Dans sa tête défile son amour d'adolescence. Quelque temps après la mort de Marguerite, elle s'était amourachée du pire voyou de l'école. Un petit voleur de quartier, revendeur de marijuana qui jouait déjà dans la ligue des grands; un grassouillet qui ressemblait à un

raton laveur, un peu rebelle, qui n'avait rien à faire d'elle. Il aimait bien sortir avec elle de temps à autre. Jamais l'histoire n'irait plus loin. Charlotte le savait. Pourtant, elle le suivait partout, l'appelait vingt fois par jour, pleurait, criait, menaçait de se tuer. Elle allait chez lui, sans dignité ni orgueil, et se donnait à lui à tout moment. Un jour, en la ramenant chez elle, il lui dit :

— T'es rien qu'une ostie de folle, j'veux pu rien savoir !

Elle a ouvert la portière de la voiture, prête à sauter. Il s'est arrêté sur le bord de la route, l'a regardée d'un air glacial et lui a serré le bras très fort. Elle en avait porté les marques pendant des jours. Puis elle a laissé tombé, comme si soudain, tout ce temps et tout ce qu'elle avait fait pour gagner les miettes de ce garçon lui sautait au visage en une vision d'horreur :

— Je me détestais, j'avais trop honte. Et encore aujourd'hui, quand j'y pense... raconte Charlotte à une Adèle attentive.

Il y a eu d'autres aventures, parce que le corps ne peut se passer d'un autre corps près de lui, parce que la chaleur donne l'illusion d'être en vie et que quand on veut mourir, c'est la seule façon d'exister. Il y a eu Paul et le premier appartement. Le cocon, la complicité. Il y a eu les promenades dans le Vieux-Québec,

les virées au Marché, les soirées vidéo, les soupers en amoureux et les grasses matinées.

Et il y a eu toi, Adèle, poursuit Charlotte pour elle-même. Toi qui me renverses, qui me ramènes sans cesse à une image fusionnelle et en même temps, de rupture, de ma sœur, de mon impuissance face aux catastrophes et au désir. Adèle, ma transparente secrète, ma délicieuse parfumée. Mais ça, je ne peux pas te le dire. Jamais. Parce que je ne comprends pas ce qui se passe quand je suis avec toi, ou parce que tout est trop clair.

Adèle marche dans la rue à la manière d'un garçon sorti du collège pour la fin de semaine, cheveux et écharpe au vent, une main dans la poche de sa veste, cigarette au bout des lèvres. Charlotte l'imagine adolescente. Probablement plus fine, avec toujours ce visage rond et cette bouche en cœur. Le corps d'Ada arbore maintenant les rondeurs d'une sculpture baroque.

Charlotte a cessé de grandir quand sa sœur est morte, son corps est resté pratiquement le même qu'à treize ans. Un corps frêle, des seins blancs et pointus, des hanches étroites. Un corps qu'elle trimbale comme s'il n'était pas le sien, sans savoir s'il est beau ou laid. Et ses yeux parcourent, effrontés, les courbes du corps d'Adèle.

— On va se le prendre ce verre ? demande Adèle d'une voix rieuse.

Elles arpentent la rue à la recherche d'un bistro pas trop mal. Elles entrent au Chantauteuil, rue Saint-Jean. C'est sombre à l'intérieur et on a juché les tabourets sur les tables : « On n'ouvre pas avant une heure ! » lance une voix d'homme venue de l'arrière du bar.

Dehors, Charlotte pointe une façade de briques rouges avec de grandes fenêtres, entre une boutique de jeans et un magasin de sport. Pub Saint-Alexandre :

— T'es déjà allée là ?

— Hum, hum, ouais... Allez, j'ai envie d'un kir ! s'écrie Ada.

Elles s'assoient au bar, commandent. Trois minutes et le serveur pose devant elles le kir d'Adèle et une pinte de Guinness pour Charlotte. Silence. Elles allument des cigarettes, ne se regardent pas. Adèle lance :

— Tu vis dans tes souvenirs, Charlotte. Tu rêves, tu retournes tout dans ta tête, tout le temps...

Et moi je bâtis des murs de béton dans ma mémoire... se dit Adèle.

Charlotte la dévisage un moment, hausse les épaules. Parfois, elle n'est même plus certaine de la réalité des choses. Est-ce que tel

événement est vraiment arrivé ou l'a-t-elle imaginé? Le lui a-t-on raconté? Ou en a-t-elle la version idéale, ce qu'elle souhaiterait voir se réaliser:

— Tu comprends ce que je te dis? demande-t-elle à Ada.

Nouveau silence. Après cet étrange constat, Charlotte s'imprègne de l'ambiance du pub. Autour d'elle, des tables remplies d'employés de bureau, de fonctionnaires, de jeunes professionnels. Des pichets de bière, des assiettes assez grandes pour nourrir une famille du Tiers-Monde: Ça rit, ça raconte sa vie, ça parle de *Virginie*, se dit-elle. Charlotte a la nausée. En quoi ces gens la dégoûtent, elle ne saurait le dire, mais à l'instant, elle a le vif sentiment qu'elle ne cadre pas dans le décor.

— *Well! Well! Well!* C'est pas tout à fait la même ambiance que la dernière fois où je suis venue ici! lance Adèle d'une voix dédaigneuse. Non, mais t'as vu ça? Et dire qu'ils rentrent au bureau après, avec leur haleine d'alcool et la tête qui tourne...

Adèle parle d'un ton hautain, se situe à l'extérieur de tout cela. Charlotte regarde la main d'Ada prendre la cigarette, la porter vers sa bouche d'un geste délicat et revenir se poser sur la table. Ses ongles brillent, son rouge à lèvres tient la route. Un téléphone cellulaire

sonne et sort Charlotte de sa contemplation. À nouveau elle est en mode observation, comme un animal qui ne sait pas encore s'il va se jeter à l'eau, dévorer sa proie ou partir en courant.

— T'as vu, Ada, cette fille avec le chemisier bleu poudre, la queue de cheval défaite exprès? Genre *je viens de me lever*, mais qu'elle a mis deux heures à fignoler! Elle a l'air trop nulle, elle parle depuis tout à l'heure de son nouveau char... On s'en sacre tellement!

Adèle répète :

— Son nouveau *chââârrr*...

Elle se moque parfois ainsi de son amie, qui ne sait jamais comment réagir. Charlotte est piquée et déteste Adèle à cet instant. J'pourrais aussi rire de ton faux accent français... pense-t-elle. Elle choisit de faire comme si elle n'avait rien entendu, avale une bonne gorgée de bière et fait diversion en changeant de sujet.

— Mon père pourrait dîner parmi ces gens, dit Charlotte. En fait, non, il est plutôt du genre solitaire. Il mange son sandwich au boulot et va prendre l'air. Quand même, je sais pas ce que je ferais si je le voyais ici, avec une jeune poulette comme cette fille à blouse bleue. J'aime pas imaginer ça. Mon père... Quand j'étais petite, j'étais certaine que tant

qu'il était près de moi, rien ne pouvait m'arriver, comme s'il avait la force de lutter contre les bandits, les méchants, les tornades et les fantômes...

Adèle lève les yeux vers Charlotte, aspire une bouffée de cigarette, souffle la fumée avec grâce :

— Papa m'amenait souvent à la pêche avec lui, chuchote-t-elle sans émotion. Un jour, on était sur le lac et un orage a éclaté. Mon père s'est mis à ramer rapidement pour qu'on puisse rentrer au campement. Y avait des vagues sur le lac. La chaloupe a chaviré. Papa savait à peine nager, et malgré sa ceinture de sauvetage, il paniquait tellement qu'il se noyait sous mes yeux. J'avais treize, quatorze ans ? Je sais pas trop comment, je l'ai saisi par le bras et je l'ai ramené sur la rive... Ma mère a passé sa vie à le tromper... Souvent, elle rentrait un peu bourrée et... elle ne rentrait pas seule.

Adèle fixe les reflets mauves de la lumière qui passe à travers son kir, se mouille les lèvres. Charlotte n'arrive pas à saisir où veut en venir Ada ni pourquoi elle lui raconte tout cela comme si elle parlait de la pluie et du beau temps.

— C'est écœurant quand même, non ? reprend Adèle d'une voix mécanique. Jouer à

la femme sophistiquée, mondaine, avec ses beaux tailleurs et ses faux diamants. Essayer d'avoir la classe et se saouler, et se ramener un type différent chaque semaine sans scrupule...

Charlotte n'entend plus que la voix d'Adèle, cristalline et froide. Elle a envie de poser mille questions, mais au fond, la vérité lui importe peu. Quand Adèle parle, Charlotte est ailleurs, transportée dans des contes de fées pas si magiques. Et elle ne sait pas jusqu'où elle peut questionner Ada. Charlotte l'imagine secrète, pleine de noirceur et de contradictions, camouflées derrière de la soie et du rouge à lèvres.

— Ton frère, il prenait ça comment ? se risque-t-elle.

— On n'en a jamais parlé. Et maintenant, y a presque dix ans que je l'ai pas vu, alors je suppose que tout ça lui fait une belle jambe ! répond-elle, faussement détachée.

Adèle cherche quelque chose dans la poche de sa veste. Elle bouge vite, des mouvements nerveux qui contrastent avec ses gestes habituels. Elle sort un paquet de *Benson light* écrasé et allume une cigarette. Charlotte ne parle plus.

Chez Adèle

Il me serrait très fort dans ses bras. Il me caressait les cheveux et le visage en me disant de ne pas m'en faire. La première fois qu'on a entendu maman, elle criait tellement fort. Elle couinait comme une truie ! Le lit grinçait, j'avais l'impression que le porc qu'elle s'était ramené allait la tuer. Je tremblais. Et il m'a embrassée. Le premier baiser, se souvient Adèle en silence avant de lancer :

— On sort d'ici, j'étouffe !

Charlotte la regarde, perplexe, en se demandant si elle l'a vexé.

— Bon sang, Charlotte ! Arrête de toujours marcher sur des œufs comme ça, merde ! T'as rien dit, t'as rien fait. J'en ai juste marre d'être là, entourée d'imbéciles heureux. C'est bizarre, à un moment, j'ai pensé à Laurent et ça m'a donné la chair de poule. Il aurait pu être là, parmi tous ces gens. Il veut tellement être cool, tellement se mêler à la foule. Sa manière de jouer les Woody Allen me dégoûte. Faussement névrosé, intello, petit bourgeois

du fin fond de Saint-Clin-Clin ! Il rêve de faire sa vie comme papa-maman et voudrait surtout pas déplaire à ses petits amis artistes à deux sous !

— T'es dure, Adèle, c'est fou... T'es très dure... réplique Charlotte, choquée par tant de froideur.

— Oublie ça, miss !

Adèle glisse son bras sous celui de Charlotte. Elle a la tête qui tourne et les trois kirs du Pub Saint-Alexandre éveillent l'animal, une Adèle aussi amère que sombre. Je ne peux pas jouer à ça avec elle. Faire semblant, m'apitoyer, pleurer sur mes vieilles douleurs. Il faut que je sois forte, que je m'endurcisse et que j'oublie tout ça, Laurent et Simon aussi. Surtout, ne rien dire, pense Adèle.

Les vapeurs de l'alcool se mélangent à l'automne. Le regard de Charlotte sur Adèle est lourd et inquisiteur. Elle ne connaît rien de cette femme qu'elle aimerait saisir. Adèle, comme de l'éther, fuit et s'efface derrière un double qui séduit Charlotte de plus en plus par sa gravité énigmatique.

Adèle souffre du regard de Charlotte posé sur elle, qui lui renvoie en pleine face son amour brisé, sa peur de basculer, l'appel de la démente. Elle sait qu'elles partagent des secrets même sans parler, elle le voit et le sent dans l'œil noir de Charlotte. Elles flânent sur la rue Saint-Jean, légères dans l'après-midi, un peu ivres. Elles montent la côte de la Fabrique.

Charlotte grimace, plisse les yeux, aveuglée par le soleil. Elle se réjouit de la chaleur sur son visage, du parfum d'Adèle et de l'étrange béatitude qui l'habite, malgré le comportement imprévisible de son amie. Le bras d'Adèle, agrippé au sien, la rassure sur la véracité de l'instant. Le temps à la fois s'étire et se fige, comme s'il avait trouvé une faille quelque part où se réfugier, pour se préserver de l'abîme et ne jamais disparaître. Les rues n'en finissent plus de se dérouler sous leurs pas. Elles dansent dans le Vieux-Québec, bras dessus, bras dessous.

Adèle observe les vieux édifices, une enfi-

lade de bâtiments dépareillés, de couleurs et de styles différents. Certains sont très bien conservés, fraîchement repeints, avec des rideaux blancs aux fenêtres, d'autres déglingués, des croûtes de peintures arrachées, les fenêtres salopées, un patchwork qui rappelle à Adèle sa multiplicité et qui l'effraie.

— Regarde ça, Adèle! lance Charlotte

Elle pointe du doigt une immense construction aux colonnes blanches dont les fenêtres sont garnies de boîtes à fleurs rouges.

— J'ai travaillé pendant toute une session sur ce bâtiment... crache Adèle. Je ne peux plus le voir en peinture, c't'édifice!

Merde, c'est quoi son problème? se demande Charlotte. Leur balade les aspire dans un long silence. Elles allument des cigarettes et se laissent emporter au tournant des rues et des ruelles. La ville se déploie devant elles dans une lumière blanche parfumée aux premières feuilles mortes et au Chanel. C'est une journée de pommes, de retour à l'école, une journée de foulard, pas de bonnet. Elles parcourent la Basse-Ville et remontent vers Saint-Jean. Une odeur de chocolat chatouille leurs narines en passant devant chez Érico.

— Bon, j'ai un plan! On passe chez moi un instant, j'ai des trucs à prendre, et ensuite, on file boire un coup chez Jules et Jim. Qu'en dis-tu?

Les mots d'Adèle percent le cocon douillet qui les enveloppait depuis un moment. Adèle redevient celle que Charlotte aime, spontanée et vive, souriante et enjouée. Elles ont tout leur temps et savourent cette sensation de ne rien décider, de se laisser happer par ce qui passe. Charlotte s'imprègne d'Ada, de sa voix, de ses manières. Elle est hypnotisée et jalouse de la façon dont son amie aborde les événements. Tout est à la fois sous contrôle et totalement improvisé.

— Aller chez toi, Adèle... Voir la couleur de tes murs et de ta brosse à dents !

Charlotte rigole, excitée et anxieuse. Entrer chez quelqu'un pour la première fois, n'est-ce pas lui dérober un peu de ce qu'il est en posant son regard dans tous les coins, en ouvrant l'armoire de la salle de bain par pure curiosité ? Pas si on y est invitée, se dit-elle.

C'est un immeuble de briques rouges, en retrait derrière de gros arbres. Elles montent le petit escalier. Adèle pousse une porte grise qui les conduit à un corridor qui sent bon la poire. Rien à voir avec l'entrée de l'immeuble de Charlotte, poussiéreux, sale et qui empest la permanente du Salon Marie-Paule situé juste en dessous de chez elle. Encore un escalier, appartement 3, et voilà !

Charlotte suit Ada, lentement, en regardant

de chaque côté, comme une voleuse.

— Attends-moi, j'en ai pour trois minutes. Fais le tour! lui lance Adèle avant de disparaître dans la salle de bain.

Charlotte demeure sans voix devant ce qui l'entoure. Elle respire à peine. *Coco Mademoiselle* embaume l'appartement et la saisit à la gorge. Elle est foudroyée par une envie de rire et de pleurer. Les effluves de Chanel lui font monter les larmes aux yeux, des larmes d'exaltation qu'elle ne comprend pas. Jamais avant elle n'a vu un tel décor. Face à ce qu'elle découvre maintenant avec un mélange d'angoisse et de curiosité, elle ne peut s'empêcher de se demander ce qu'Adèle tente de camoufler derrière ce masque.

Les murs blancs de l'appartement sont couverts de petits miroirs. Charlotte s'approche et constate qu'ils sont tous différents. Des ronds, des carrés, des cadres de bois, d'autres dorés. Ils brillent et se renvoient des reflets, comme si des fantômes s'emparaient de tout l'espace. Ils multiplient l'image de Charlotte, la dénudent, la projettent sur les autres murs en une centaine de petits morceaux argentés. Qui es-tu, Adèle Saint-Amant? se demande-t-elle alors que ses yeux cherchent la lumière, comme des phalènes.

Stupéfaite par le dépouillement des lieux,

Charlotte poursuit son exploration. Un petit trois et demi *coquet* aurait dit l'annonce dans le journal pour signifier qu'il est en fait minuscule et hors de prix. Salon et cuisine ouverts, planchers de bois, grandes fenêtres. Pas de divan dans le salon, pas de meuble télé, pas de télé du tout. Devant l'immense fenêtre, une table de bois blond recouverte de plantes aromatiques. Charlotte jette un coup d'œil aux livres qui s'empilent dans une grande bibliothèque faite du même bois que la table et qui s'élève jusqu'au plafond. Ying Chen, Nietzsche, Saint-Exupéry, Dany Laferrière : « J'en suis complètement amoureuse ! » lui a déjà dit Adèle.

Et moi, est-ce que je suis amoureuse de toi ? se demande Charlotte, de plus en plus attirée par ce qu'elle découvre d'Ada en se promenant dans son appartement.

Elle se faufile la tête dans l'embrasement de la porte de la chambre d'Adèle. Murs blancs, miroirs, lit sur une base de bois, couette blanche, commode de bois, vieille machine à écrire à même le sol. Charlotte est émue par le parfum et la présence du bois. Adèle lui a déjà confié que son père était menuisier-charpentier. Tout ce bois dans l'appartement, c'est son père. Dans chaque pièce, l'œil bienfaisant, aimant et protecteur. Adèle. Adèle qui sauve son père

de la noyade. Adèle qui ne parle plus à ses parents. Adèle qui s'en fout.

Charlotte sent quelque chose contre sa jambe. Elle baisse les yeux et aperçoit un chat roux, bien costaud.

— C'est Janine! s'écrie Ada en caressant l'animal.

— Elle est belle, ajoute Charlotte en se penchant à son tour vers le chat.

— Non, c'est un mâle! Il est vraiment vieux! Il a fait l'aller-retour en Asie avec moi.

Charlotte ne peut s'empêcher de sourire en se demandant pourquoi Adèle a baptisé son chat d'un nom féminin.

— Tu veux boire quelque chose?

Adèle ouvre la porte du frigo. Coup d'œil furtif de Charlotte. Un pichet d'eau, un pied de céleri et un paquet de fondues parmesan. Elle éprouve toujours un malaise à regarder dans le réfrigérateur des autres, comme quand elle va quelque part et qu'on lui dit: « Sers-toi, c'est dans le frigo! » Son père répétait sans cesse que c'était très impoli.

— Tu t'assois là, je vais te faire entendre quelque chose de très beau, dit Adèle en fouillant dans une boîte à chaussures remplies de vieilles cassettes de musique.

*Et mes genoux, tu les aimes, mes genoux?
Oui, j'aime tes genoux. Et mes cuisses? Et
mes mollets, tu les aimes aussi?*

La voix de Bardot énumère ainsi toutes les parties de son corps : « Alors tu m'aimes complètement ? » Et Piccoli lui répond : « Oui, je t'aime complètement et tragiquement... »

Charlotte frissonne en entendant cela, sans défense devant la confusion qui l'envahit. Tu m'aimes un peu, Adèle ? se demande-t-elle.

Adèle lui a souvent écrit qu'elle l'adorait, qu'elle l'aimait plus que tout et que sa présence dans sa vie lui était très précieuse. Charlotte a envie de se jeter sur elle, de la serrer très fort dans ses bras et de pleurer.

Un élan de lucidité froide la ramène à une forme de raison qu'elle déteste : Alors c'est ça, j'aime les femmes ? se demande Charlotte. Et bien sûr, c'est pour ça que ça foire toujours avec les gars... Et Laurent, peut-être qu'il sait qu'on s'aime, Ada et moi, et que tout ça l'excite follement... Non ! C'est primaire, tellement facile ! J'suis amoureuse ni d'Adèle ni de Laurent ! C'est Marguerite qui joue avec moi et me rend folle !

Charlotte a la chair de poule. Elle fixe Adèle droit dans les yeux en se disant qu'elle devrait coucher avec Laurent, une fois pour toutes. Là, tout de suite, ce soir, n'importe quand et qu'on en finisse ! Quelque chose de cochon, pas de classe... Et toi, Marguerite, tu devrais me sacrer la paix !

Adèle baisse les yeux, incapable de supporter le regard de Charlotte posé sur elle. C'est un regard violent, confus. Un regard qui la déshabille et qui lui fait mal. Un regard pointu et pervers : Qu'est-ce que tu me veux, Charlotte ? se demande-t-elle. Elle arrête le magnéto d'un geste sec, se lève.

— On y va ? dit-elle d'un ton tranchant. Je ne sais pas pourquoi je voulais te faire entendre ça !

Parce que Simon et moi jouions à reproduire cette scène, tout le temps, pense Adèle. Parce que tu n'as pas idée de qui je suis, Charlotte. Parce que j'aimerais être capable de me dévoiler complètement devant toi, te soulager, te donner ce que tu désires tant et dont j'ignore la nature. Pourtant, j'en suis incapable. Parce que mon frère me manque et que je me déteste. J'ai pensé que je pourrais te parler de Simon, mais ça non plus je n'en suis pas capable. Parfois, je sens que tu m'aimes comme Simon m'aimait. Totalemment et tragiquement. Il faut que je fuie cet amour-là ! Courir, désobéir ! Je te déteste d'être toujours tellement dramatique, Charlotte. J'ai envie de te foutre une bonne claque pour te réveiller. Qu'est-ce qu'on fait toutes les deux ?, se de-

mande Adèle, finalement.

En ramassant sac et manteau, elle étouffe. Tout ce qu'elle voudrait dire à Charlotte tourne dans sa tête sans jamais trouver le chemin de la sortie. Et ça reste là, bouillonne en elle et lui brûle le cœur.

Si fort

Adèle. Adèle partie vivre à Montréal. Adèle surdouée, surdosée. *La thèse du suicide n'est pas écartée...* Dans son lit. Trouvée par son frère. Simon Saint-Amant. Adèle. Son sourire, sa bouche rouge, son parfum. Mystérieuse Adèle emprisonnée dans son secret avec son accent étrange, ses silences obscurs et ses désirs de mort. Adèle partie sans rien dire, comme prévu. Adèle qui l'a remise au monde.

Charlotte ne bouge plus. Elle entend son cœur battre dans sa tête. Par sa mort, Adèle nie en bloc la perfection de ses souvenirs. Elle les noircit et les annule. Ces instants ronds et vaporeux se révèlent plats, sans saveurs. Charlotte avait accepté la suite des événements par attachement, par admiration et par envoûtement pour son amie. Mais le suicide, non. Que reste-t-il, sinon, de leur rencontre? Quelques lettres, mais surtout ce qu'elles ne se sont pas dit. La journée d'automne qu'elles ont passée ensemble, si claire et brillante, éclate dans l'esprit de Charlotte. Adèle avait

choisi de mourir depuis longtemps.

« Je viens de terminer un bouquin de Catherine Breillat et j'y ai lu une phrase magnifique : *Elle est de cette race moderne, mi-ange, milouve, avec cette faiblesse rayonnante qui est leur irréductible force. C'est toi tout craché, Charlotte !* »

C'était surtout toi, Adèle, se dit Charlotte à cet instant. Elle froisse le journal avec violence. Dans la cuisine en remous, elle se lève, tourne en rond un moment. Elle tremble, respire de façon saccadée. Comme si une main géante avait soulevé le couvercle de la cloche, l'air inonde à nouveau la cuisine. Il y a trop d'oxygène tout à coup. Tout devient transparent.

Charlotte court à sa chambre. Jeans. Veste. Elle attache ses longs cheveux bouclés en un chignon improvisé. Chaussures. Clés. La porte claque.

Dehors, elle n'entend rien, prisonnière à nouveau d'une bulle incassable où le temps se dérègle. Charlotte n'arrive plus à réfléchir ni à distinguer le présent du passé. Qu'est-il réellement arrivé ? Elle n'a pas rêvé Adèle, ni la journée d'octobre. Son corps lui intime de rester en mouvement ; bouger pour ne pas penser, pour que son cerveau arrête de fonctionner un moment.

Elle entend les voix de Marguerite et d'Adè-

le, voit leurs visages dans sa tête.

Je t'aime, ma sœur. // Charlotte, ma chérie, tu es cinglée, et moi aussi! // Christ de folle! // Nous deux, on est inséparables! // Rebondis, Charlotte! // Je n'arrive jamais à communiquer... // Tu veux jouer aux rêves, Charlotte? // T'es belle... // T'es rien qu'une hostie de folle! // Je t'adore! // C'est fini... // Où es-tu, Charlotte?

Elle les a aimés si fort.

Elle court pour échapper aux voix.

Rue Saint-Joseph. Une longue file à la porte de la soupe populaire. De la Couronne. Attente. Signal piéton. Ascenseur du Faubourg. Parfum de pain. Rue Sainte-Claire. Monter la côte. Essoufflée, bouche sèche. Bonnet d'Âne. Un coup d'œil. Elles n'y sont plus. Rue Saint-Jean. Soleil. Rues désertes, trottoirs craquelés. Elle trébuche. Son cœur veut sortir de sa cage. Du vent. De l'oxygène. Boulevard Honoré-Mercier. Elle traverse en courant. Klaxon. Pub Saint-Alexandre. Elle passe sans regarder. Désorientée, elle court. Remonte Saint-Jean. Cartier. Fraser. Un immeuble de briques rouges. Troisième étage.

Rien. Incapable de s'arrêter. Reviens sur ses pas. Rue Cartier.

Chez Jules et Jim

En quittant l'appartement d'Adèle, Charlotte est tendue, comme un fil de fer coupant prêt à trancher. Les regards échangés dans la cuisine d'Ada, près de la fenêtre, avec Bardot qui minaudait, ont rompu une digue à l'intérieur des deux femmes. Leurs secrets flottent librement autour d'elles et elles sont à présent sur leurs gardes, menacées l'une par l'autre.

Agacée par les douceurs de Charlotte et ses yeux ahuris, Adèle a l'impression qu'elle veut lui arracher une partie d'elle-même. Elle marche devant Charlotte. Comme toujours, elle mène le bal. Elle pousse la porte de chez Jules et Jim.

C'est la fin de l'après-midi, une musique pop joue en sourdine dans le bistro. Il n'y a plus de temps, que cet espace définit entre les murs, une lumière feutrée, douce comme le miel et un parfum violacé, de fruits et de poivre. Tout au fond, une serveuse essuie des verres derrière le bar où sont assis deux hom-

mes éméchés. Vidéo poker, flammes surexcitées des chandelles sur les tables vides. Sur les murs, des affiches de films ; Jules et Jim, à l'entrée, plaqués dans leur cadre, et d'immenses toiles violentes et colorées.

Elles choisissent une banquette en L, près du bar. En retirant sa veste, Charlotte accroche l'épaule d'Adèle, qui sursaute.

— Je vous sers quelque chose ? leur demande une fille d'à peine vingt ans en jeans taille basse d'où surgissent deux bourrelets tremblotants.

Adèle commande une bouteille de rouge, un espagnol dont elle oublie aussitôt le nom, et deux verres d'eau. La serveuse se dirige vers le bar. Elle remonte son jeans d'un geste peu élégant pour essayer de camoufler les deux brioches qui débordent de sa ceinture.

Adèle fixe l'affiche de *Jules et Jim*, demande à Charlotte si elle a déjà vu ce film. Elle secoue la tête, fait signe que non.

— C'est l'histoire de deux amis, Jules et Jim..., commence Adèle.

— Sans blague !

Elles éclatent de rire, s'allument une cigarette. En une seconde, les fils qui gardaient Charlotte tendue comme un pantin se relâchent.

— C'est l'histoire de deux hommes qui

aiment la même femme, Catherine. Sublime Jeanne Moreau!

— Ou alors l'histoire d'une femme qui aime deux hommes? demande Charlotte.

Adèle baisse les yeux. Elle n'est pas un homme. Et Laurent ne les aime ni l'une ni l'autre. Elle en a la certitude au moment précis où la serveuse revient avec la bouteille de vin et les verres d'eau.

— Je vous ai apporté des olives! annonce la serveuse en déposant deux ballons sur la table.

Elle ouvre la bouteille de vin, en verse un peu dans le verre d'Adèle qui goûte, se donnant des airs d'experte. « Parfait! » fait-elle en souriant et en glissant un billet à la main de la jeune fille, qui s'éloigne cette fois en tirant son t-shirt sur son ventre rondouillet.

Charlotte boit une gorgée de vin. Elle regarde autour d'elle et savoure le bonheur de ne pas savoir quelle heure il est. Elle a un pincement au cœur en se revoyant ce matin, devant le miroir, ciseaux à la main. Elle lève les yeux vers Adèle.

— Aujourd'hui, Adèle, j'avais envie de crever, je te jure. Tout est tellement boiteux par moments!

La porte du bar s'ouvre. Un courant d'air frais entre en même temps qu'une femme barbouillée. Elle s'assoit à la machine à sous.

Chanson de Leonard Cohen.

— Je te raconte un truc, ma chérie, lance Adèle, l'œil brillant. Chez ma grand-mère, il y avait une photo sur le piano. Une femme aux longs cheveux châtain clair, assise sur un rocher, dans un petit bois, des feuilles mortes partout par terre. Elle porte un col roulé bleu poudre, une jupe très courte et de longues bottes noires. Elle tient un fusil de chasse entre ses jambes. L'image a plus de trente ans, elle est jaunie et les couleurs se sont estompées avec le temps. Ça fait peur.

Charlotte boit les paroles d'Adèle comme le vin. Elle s'enivre de ce qui les entoure, surtout de la joie profonde d'être assise là, sur cette banquette de cuir moelleuse.

Adèle poursuit son histoire. Sur la photo, c'est la sœur de sa mère, Madeleine. L'après-midi où la photo a été prise, la jeune femme s'est suicidée, avec le fusil, sans rien laisser. Pas un mot. Tout le monde, en particulier la grand-mère d'Adèle, disait qu'elle lui ressemblait, à un point tel qu'en grandissant, elle s'est beaucoup identifiée à elle. Madeleine s'était éloignée de la famille, avait voyagé en Europe et en Asie. Elle avait vingt ans, tout était trop petit pour elle. Elle courait sans cesse après autre chose, jusqu'à la mort. Son geste n'est pas un signe de faiblesse, ni une fuite. C'est au

contraire une affirmation de la vie, comme une victoire de l'être humain sur ce qu'il ne peut pas contrôler. Elle a choisi d'affronter la mort plutôt que se foutre la tête dans le sable en attendant de crever à 92 ans.

Un silence s'installe entre les deux femmes. Charlotte fixe le reflet rouge du vin, traversé par un dernier rayon d'après-midi. Elle ne sait quoi répondre à Adèle à propos de sa tante, sinon que pour elle aussi, le suicide est une prise de position devant l'inexorable. Un geste qu'elle se sait pourtant incapable de poser.

— Je suis profondément seule, dit Charlotte. Pendant que certains réussissent à entrer plus facilement que d'autres en communication, moi, je cours toujours dans un long corridor transparent duquel je ne peux pas sortir. Ma vie, comme un couloir, une sorte de tube... et j'ai l'impression que tout le monde est prisonnier de son propre corridor. Ils courent côtes à côtes, mais ne se croisent jamais. Parfois, ils entrent en collision... Et c'est uniquement en mourant que peut-être j'arriverai à en sortir. C'est tordu, non ?

Adèle la dévisage, pensive. Elle souffle la fumée dans les airs, écrase sa cigarette d'un geste infiniment gracieux, prend son verre et sirote.

— Nous sommes des fractions, ma chérie.

Ton idée de tubes et de corridors ne tient pas la route. Je comprends ce que tu dis, mais c'est de la psychologie, rien d'autre. Tu connais les formes fractales ? Si tu observes les choses, à une échelle minuscule, tu aperçois des motifs magnifiques et infinis, des flocons de neige, des branches d'arbres. C'est la place que nous occupons dans l'espace. Nous sommes ces portions d'éternité, Charlotte, et c'est pourquoi, même si l'idée de disparaître m'est insupportable, je n'ai absolument pas peur de la mort. Tes tubes n'existent pas.

I want you, I want you, I want you on a chair with a dead magazine, chante Cohen. Adèle se tait un instant, écoute la chanson attentivement.

— Je n'ai jamais compris ce qu'il voulait dire exactement dans cette chanson, murmure-t-elle.

Charlotte cale d'une grande gorgée le reste de son vin. Elle grignote une olive huileuse et quand elle la croque, elle pense à l'œil qu'elle a voulu se crever ce matin. Cette idée lui lève à présent le cœur.

Elles ont bu tout le vin. Charlotte fait signe à la serveuse d'apporter une autre bouteille. Elle a le bras engourdi. Dans ses veines s'excitent des particules d'alcool qui offrent à ses pensées confuses une illusion de lucidité claire.

— Charlotte, je dois te dire quelque chose à propos de Laurent...

Elles se regardent un instant, en silence.

— Tu ne dois pas m'en vouloir, mais je suis folle de lui. Je sais pas comment c'est arrivé, je sais pas pourquoi non plus, parce qu'en fait, il représente tout ce que je rejette dans la vie. Mais il a quelque chose qui me fait perdre la tête.

Charlotte ne bouge pas.

— Et ton directeur de maîtrise, qu'est-ce qu'il vient faire dans le décor, demande-t-elle.

— Lui, c'est autre chose, c'est hiérarchique. Il me domine, me fait faire ce qu'il veut. Je ne suis rien devant lui, il me manipule, comme une marionnette, et moi je me laisse faire, comme si j'en avais besoin. Laurent, je sais pas trop pourquoi, j'ai envie de l'aider à sortir de cette vie de merde qu'il est en train de se construire, le faire s'éclater, le faire vivre, ressentir les choses.

N'importe quoi ! pense Charlotte, perplexe devant Adèle qui déballe son discours de manière sérieuse et tragique. Elle ne sait pas si elle est amoureuse de Laurent. Pourtant, tout ce que lui raconte Adèle lui laisse un goût étrange dans la bouche, tout comme le vin qu'elle ingurgite de plus en plus vite. Elle aussi se sent comme une poupée, manipulée par

les sentiments qu'elle éprouve pour Adèle et pour Laurent.

— Je ne peux pas être avec quelqu'un en ce moment ! Je ne veux pas. J'en suis incapable ! lance Charlotte comme pour se convaincre.

Ton amour d'adolescence dont t'es jamais revenue et qui te fait coucher à gauche et à droite sans jamais te poser nulle part, Adèle. Ta christ d'histoire dont tu ne m'as presque jamais parlé. Pourquoi t'es si secrète ? se demande-t-elle.

Elle s'énerve en silence. Elle continue d'écouter Adèle qui parle rapidement et la laisse aller parce que le son de sa voix roule sur elle comme une vague qui l'emporte.

— Quand je discute avec Laurent, on s'engueule sans cesse, on se provoque, tu vois ? Je crois qu'il y a un puissant désir sexuel derrière tout ça. En même temps, je ne sais pas ce qu'il veut vraiment et je suis à peu près certaine qu'il n'a pas envie de moi. Il m'a déjà dit qu'il aimerait coucher avec toi, Charlotte. Peut-être qu'il veut ma tête et ton corps !

Adèle éclate d'un grand rire dément.

— Parce que moi, je suis trop débile ? Adèle, qu'est-ce que tu racontes ? Et d'abord, pourquoi on l'appelle pas Laurent ? Il nous rejoint ici, on finit la soirée ensemble, ici ou ailleurs ?

C'est comme un coup de couteau dans le ventre. Ils ont parlé d'elle. Quelque chose la brûle. Elle n'est pas en colère. Au contraire, elle se sent capable de faire tout ce dont elle a envie. Elle est foudroyée, affamée de vie, d'amour, de sexe. Elle n'a qu'un désir : plonger dans le vide. Et Cohen chante encore : *Take this waltz, take this waltz, take this waltz with the clamp on its jaws.*

Le fruit sans pelure

Il lui embrasse le front, la paupière, la joue. Il lui respire le cou, passe sa main dans ses cheveux mouillés, les agrippe fermement. Elle le regarde droit dans les yeux, suspendue. Leurs corps emmêlés. Il bouge sur elle comme un papillon. On ouvre la porte.

Simon sur Adèle. Simon dans Adèle. Simon et Adèle immobiles.

Ce sont des yeux vides qui se posent sur eux. Puis une porte claque. La femme silencieuse s'enferme dans sa chambre. Des pas se rapprochent, on ouvre la porte à nouveau. La tempête s'abat. Elle crie qu'ils sont malades, salauds, écoeurants. Elle va vomir. Elle traite Adèle de putain. Elle a honte pour eux. Elle regarde Simon en lui balançant des noms d'animaux par la tête : « porc, chien, cochon... ».

Elle saute sur eux, sur leurs corps nus et tremblotants. Elle les gifle et les rue de coups. Agrippe Simon par les épaules, le renverse par terre. Regarde Adèle, lui crache au visage.

Le lendemain, elle fait comme si rien ne s'était passé. Et elle continue de s'absenter, de boire et de s'envoyer en l'air.

— Alors, ça te tente ou non, pour Laurent ?

La voix de Charlotte sort Adèle de sa mémoire. Elle est un fruit sans pelure, fragile, ne voulant rien donner. Elle préfère tout garder pour elle, comme une chatte protège ses chatons, et revivre en boucle son amour pour son frère sans jamais entendre les autres la juger. Elle ne fait que s'étourdir dans des bras étrangers et des corps anonymes.

— Je sais pas, Charlotte... Je vais acheter des cigarettes, je reviens dans deux minutes, lance-t-elle avant de se lever.

Dehors, il fait noir. Adèle essuie une larme sur sa joue. Qu'est-ce qui m'a pris de lui raconter pour Laurent ? pense-t-elle. J'ai rien à foutre de ce gars ! Rien à foutre de ce gars ! Charlotte me pousse au pied du mur, avec son air triste. Je ne peux pas lui faire de mal. Je l'aime trop...

Adèle songe à rentrer chez elle. Courir, se sauver sans jamais revenir. Se réinventer, toujours, dans une autre ville, un autre pays, encore une fois. Une autre larme roule sur sa joue. Elle s'empresse de la faire disparaître avant d'entrer au dépanneur.

Le triangle

— Je peux utiliser le téléphone? demande-t-elle à la serveuse.

Charlotte articule au ralenti. Elle sort de son sac un petit carnet rouge avec des motifs dorés, cadeau d'Adèle pour son anniversaire. Elle le feuilète rapidement, passe tout droit, revient, chiffonne les pages gribouillées. Et voilà! se dit-elle. Elle compose le numéro de Laurent. Son corps entier bat au rythme de son emportement. Mille petites décharges électriques lui traversent la poitrine. À l'autre bout du fil, quelqu'un décroche.

Elle revient s'asseoir d'un pas de ballerine, chancelante. Un sourire se pointe sur son visage. Elle ne peut le retenir. Charlotte laisse rouler ses yeux comme des billes désorientées sur le bistro, qui s'est rempli sans qu'elle ne s'en rende compte. Maintenant, toutes les tables sont occupées et une autre fille, plus âgée et moins blonde que la précédente, essuie des verres derrière le bar où un ivrogne lui propose le mariage. La femme barbouillée

est toujours assise devant sa machine à sous.

Comme une goutte d'eau qui s'évapore, Charlotte se métamorphose au contact d'Adèle, de son parfum et du vin. L'impression de ne pas s'appartenir, d'être incomplète et possédée par le souvenir de sa sœur la quitte doucement. Elle devient une autre femme, impulsive et sauvage, sûre d'elle et dangereusement vivante.

— *I am back!* lance Adèle, ramenant avec elle un vent déchaîné.

— Tu sais ce que je me disais à l'instant? Que nous pourrions nous écrire de vraies lettres, quand tu seras à Montréal, plutôt que des courriels. Et quand on sera vieilles et célèbres, on publiera notre correspondance. Toutes nos vies, dévoilées au grand jour!

Charlotte rit en allumant une cigarette. Adèle retient un cri, une envie soudaine de hurler à pleins poumons. Elle refuse les cordes qui pourraient la retenir où que ce soit. Adèle coupe Charlotte dans son élan. Sa cigarette tremble dans sa main.

— De quoi tu parles, ma chérie? lui demande-t-elle, étonnée. Charlotte, rien ne résiste à la distance, je croyais que tu avais compris ça! Quand je vais partir, je vais partir, point! C'est beaucoup moins compliqué et surtout, plus vrai. Sinon quoi? On essaie

de faire comme si rien n'avait changé, on se raconte n'importe quoi et finalement, les lettres s'estompent. On sait plus quoi écrire, prendre la plume et le papier devient un fardeau. J'ai pas envie de ça, Charlotte. J'ai pas envie que tu deviennes ça pour moi. Je veux te garder intacte et brillante, je veux cette *femme mi-ange, mi-louve, avec cette faiblesse rayonnante qui est son irréductible force.*

Charlotte ramollit comme un vieux chiffon. Ses membres lourds se figent sur la banquette. C'est ce qu'elle a fait avec sa famille? pense-t-elle. Elle les a jetés quand elle n'a plus eu besoin d'eux? Cette femme est un bloc de pierre, personne ne peut la toucher. C'est un mirage. Charlotte se sent stupide et humiliée, mais refuse de montrer à Ada qu'elle est blessée.

— Hum, t'as sûrement raison... chuchote-t-elle sans y croire.

Une haine rugueuse monte dans sa gorge. Elle se déteste de se plier à ce qu'Adèle attend d'elle, de jouer au caméléon qui change d'idée selon les humeurs de Mademoiselle. Et elle n'a nulle part où s'accrocher pour ne pas tomber, crier sa rage d'être jetée.

Adèle ignore l'air de petit animal sans défense de Charlotte. Désinvolte, elle sourit à gauche et à droite comme si tout le monde

la regardait. Loin d'être mal à l'aise face à la jeune femme muette assise devant elle, Adèle est libre et en contrôle. Elle se lève et revient du bar avec deux verres courts et ronds remplis d'un liquide sirupeux et ambré.

— Prunelle de Bourgogne ! Tadam ! s'écrie-t-elle.

Charlotte se mouille les lèvres en fixant la table. Elle laisse descendre la liqueur, mais sa douceur n'apaise pas son énervement. Encore une fois, elle est en manège et un train infernal la ballote dans toutes les directions. Qui est-elle, sinon la poupée, le petit chien de service d'Adèle ? Une pauvre fille avec qui passer le temps en attendant de fouler d'autres sols ? Et Laurent qui s'en vient. Et Marguerite qui l'attire vers le vide. Et le parfum d'Adèle qu'elle a envie de sentir. Sa vie, comme un œuf brisé, lui coule entre les doigts et Charlotte la contemple, infiniment immobile, en rêvant de silence et de paix.

— Tu aimes ? demande Adèle, pétillante.

Charlotte murmure, inaudible.

— Bon, ça va ? On va pas faire tout un plat pour ce que je t'ai dit, non ? Soyons adultes, ma chérie. Ça change rien à ce qu'il y a entre nous, c'est une décision lucide, un choix conscient, tu vois ? Et cela rend notre histoire encore plus précieuse. Tu peux pas désapprouver si tu

y réfléchis bien ! J'avais une amie prostituée, quand je vivais à Montréal...

Adèle se lance dans le récit d'une autre histoire impossible, tout en passant sa main dans le dos de Charlotte pour la réconforter. Sa voix se mêle au son de toutes les autres qui emplissent le bistro. Elle n'est plus qu'un filet aigu à travers les conversations. Charlotte n'écoute pas. Un frisson la parcourt, de la nuque jusqu'au creux des reins. Elle ferme les yeux, se laisse faire et se calme.

— Mesdemoiselles !

Il se tient debout devant elles, invité impromptu. Adèle regarde Laurent, puis Charlotte. Son visage se durcit, blêmit. Elle enfile d'un trait sa dernière gorgée de Prunelle et commande une autre tournée.

Le petit bateau

Laurent repousse le verre de Prunelle du bout des doigts et commande une bière. Il a le souffle court, cherche ses mots. Il regarde la table remplie de verres vides, la dernière olive en train de ratatiner dans le fond du bol et jette un coup d'œil autour en espérant qu'un sujet de discussion quelconque lui tombe du ciel.

Ils baignent tous les trois dans des eaux houleuses, muselés par leur désir et leur malaise. La banquette en L n'est plus qu'un iceberg au milieu du bar. Les voix des clients s'agitent autour d'eux comme des piailllements d'oiseaux, se mélangent aux sons de la machine à sous et des chansons qu'on n'entend plus.

— Alors... qu'est-ce qui se passe ici ce soir? tente Laurent.

De fines gouttes perlent sur son front tandis qu'il enfile son verre de bière à une vitesse impressionnante. Adèle fume une cigarette après l'autre, cherchant une explication à la

présence de Laurent à leur table.

— Toi, qu'est-ce que tu fabriques dans le coin? demande-t-elle. On s'aventure loin des terres de Loretteville... de L'Ancienne-Lorette... on s'en fout... C'est risqué pour un bon gars comme toi! T'as pas peur, sur la chic rue Cartier, de te faire attraper par une bande de femmes fatales et de te faire agresser?

La cruauté trace un rictus qui déforme le visage d'Adèle.

Laurent regarde Charlotte: Pourquoi tu m'as appelé? Ses yeux noirs, furieux, vont de l'une à l'autre, interrogateurs. Tu veux quoi?

Il est piégé et n'a pas le courage de se couper le pied pour sortir de là. La machine tourne dans un mouvement d'une lenteur que lui seul perçoit. Il pourrait se lever et partir, mais il reste cloué à la banquette, maintenu par une extraordinaire force d'inertie et de fascination pour ces deux femmes.

Adèle tourne brusquement la tête vers Charlotte.

— Alors c'est mademoiselle qu'il faut remercier pour la surprise? lance-t-elle.

Charlotte flotte au-dessus de la scène. La présence d'Adèle et de Laurent autour d'elle au même moment la soulève. Elle étire le bras, approche le verre laissé par Laurent, le porte à ses lèvres. L'alcool l'enfonce un peu

plus à l'intérieur d'elle-même, où le fantasme rejoint la réalité. Son impression de lucidité et de contrôle l'abandonne et elle ne sait plus pourquoi elle a fait venir Laurent chez Jules et Jim. Pour se confronter à eux, pour l'amour peut-être.

Charlotte regarde les visages de Laurent et d'Adèle, qui vacillent à la lueur pourpre de la chandelle. Leur beauté l'hypnotise. Elle n'est plus qu'un tout petit bateau qui se laisse porter sans résistance. Elle sent le désir qui dodeline entre eux, qui passe d'un corps à l'autre et les empoisonne. Ils ne sont plus un triangle, mais un cercle parfait autour duquel gravitent les ombres de Marguerite et de Simon.

—Excusez-moi, marmonne Charlotte avant de se lever.

Elle titube et ferme avec difficulté la porte de la salle de bain derrière elle. Charlotte quitte le bateau. Elle divague et cherche à échapper à ce qui lui noue la gorge. Elle s'adore, se déteste, s'aspire et se repousse. Elle se regarde un moment dans la glace, y découvre deux visages. Ses yeux sont cernés de noir, le mascara s'est étendu autour de ses paupières. Elle a la peau blanche, les cheveux en désordre. Elle s'asperge d'un grand jet d'eau glacée et se pince les joues pour se donner des couleurs.

Elle se laisse tomber sur le siège des toilettes et se cogne la tête.

Trois étrangers

— J'espère qu'elle va bien, dit Laurent pour briser le silence.

Adèle lui coupe la parole, s'excuse :

— Je ne savais pas qu'elle t'avait téléphoné. C'est ridicule... On a parlé de toi un moment et je suppose qu'elle a pensé que c'était une bonne idée de t'inviter... avoue-t-elle.

Puis, le silence s'installe à nouveau entre eux. Adèle laisse tomber son masque, se révèle fragile comme une coquille d'œuf prête à craquer.

— Quelle fille bizarre, quand même? On dirait qu'elle réfléchit pas, comme si elle savait qu'il allait toujours y avoir quelqu'un pour la rattraper.

— Tu y es pas du tout, mon pauvre!

Il se braque.

— Je ne suis pas ton pauvre! Et, excuse-moi, madame Je-sais-tout et Je-comprends-Charlotte-sur-le-bout-des-doigts! Parce que tu crois que tu es la seule à qui elle se confie? On se voit pas si souvent que vous deux,

d'accord, mais elle me parle! Et peut-être plus que tu ne le crois... J'imagine qu'elle t'a raconté, pour sa sœur?

— Elle voit plus sa sœur! Pourquoi elle m'en parlerait, de sa SŒUR! s'emporte Adèle.

— Elle est morte, sa sœur... Sous ses yeux, si tu veux savoir!

Adèle se fige. Laurent rage, reprend son souffle. C'est la première fois qu'il tient tête à Adèle, mais il sent qu'il est en train de tenir le mauvais rôle. D'habitude, c'est elle qui mène la danse. Pourtant, à cet instant, elle perd pied.

— Je lui ai dit que tu voulais la BAISER! Et elle t'a trouvé tellement con! lui crache Adèle à la figure.

— T'es chiante, Adèle Saint-Amant! Pourquoi t'es comme ça? C'est la première fois qu'on se retrouve ensemble, tous les trois... J'ai l'impression d'être avec des étrangères...

— On EST trois étrangers, Laurent!

Il la regarde, sans repère. Il se lève:

— Je sacre mon camp!

— Reste, Laurent! Ça va, c'est bon... s'excuse Adèle. Ça fait au moins vingt minutes qu'elle est enfermée là-dedans!

Adèle se dirige vers les toilettes, cogne à la porte:

— Charlotte! Chérie, ça va? Charlotte, merde!

Elle frappe doucement, puis plus fort. À l'intérieur, Charlotte sursaute et ouvre à Adèle.

— Qu'est-ce que tu fabriques? demande Ada, nerveuse.

— J'avais mal au cœur... La Prunelle, je crois...

— T'as une tête horrible! ajoute Adèle avant de sourire à Charlotte.

Elle l'entraîne vers le miroir, fait couler un peu d'eau dans ses mains et nettoie le visage de Charlotte, qui arrive à peine à se tenir debout et à garder les yeux ouverts. Elle replace la pince qui retient une mèche de ses cheveux sur le côté, lui tapote la joue.

— Là t'es jolie! Charlotte, je ne sais pas ce que tu as voulu faire avec Laurent, mais c'est raté. On n'a rien à se dire, c'est lourd et atroce... On ne fait que s'engueuler.

Adèle hésite un moment et reprend.

— Écoute, Charlotte, je t'en supplie, ne fais rien avec Laurent... Tu comprends, du moins pas avant mon départ... Je supporterais pas...

Charlotte est dégoûtée par la demande d'Adèle. Pourtant, elle sourit, comme si elle savait quelque chose qu'Adèle et Laurent ignorent. Elle s'accroche au bras de son amie

et elles sortent de la salle de bain.

Sur la table, une bière pétillante et deux nouvelles Prunelles de Bourgogne s'impatientent.

Sous la table

— On peut pas être BIEN tous les trois, juste un instant? Là... On est vraiment, vraiment bien, marmonne Charlotte.

Elle bouge comme un serpent, se tortille sur la banquette pour se donner l'illusion de se tenir droite. Le bar est un carrousel qui tourne autour d'eux et les berce.

— J'ai mal à la tête... ajoute-t-elle en roulant des yeux.

Adèle porte sa main parfumée au cou de Charlotte. Elle le masse jusqu'à lui faire un peu mal. Puis elle lui frotte le dos et murmure que ça va aller. Laurent les regarde, intimidé par la proximité des deux femmes, par la main d'Adèle dans le dos de Charlotte.

— Je suis vraiment bien, là, avec vous deux... Toute la journée, hein, Ada? C'était vrrraiment, vrrraiment bien...

Laurent lui coupe la parole :

— Tu dis ça tout le temps, Charlotte! Ça veut rien dire : « Bien »!

Charlotte le regarde, insultée d'être incomprise.

— Ça veut dire être juste LÀ! En ce moment... chuchote-t-elle.

Elle s'arrête une minute pour réfléchir. Son regard n'arrive pas à se poser sur quoi que ce soit et sa bouche, pâteuse, articule avec difficulté.

— Y a rien ni personne pour venir perturber ce petit moment d'éternité... Tu respires, enfin, tu vois? T'as pas envie d'être ailleurs, T'AS TOUT LE TEMPS DEVANT TOI! Tu sens la vie qui court dans tes veines... Les bébés, les amoureux, les gens ordinaires qui sourient, le ciel, le soleil, la pluie... Tu ES tout ça! C'est ça, BIEN, Laurent. C'est juste ça... Tu comprends? Non... Tu comprends rien, tu comprends jamais rien, toi...

Elle se tait. Laurent et Adèle la regardent, médusés. Charlotte reprend son monologue, le regard perdu. Adèle lui caresse toujours le dos quand elle sent une main sur sa jambe. Une main chaude et douce qui effleure le côté puis l'intérieur de sa cuisse. Laurent. Elle ne le regarde pas. Charlotte ramollit de plus en plus sous les mains d'Adèle. Son corps, comme une algue, balance d'un côté et de l'autre en cherchant où se poser.

— Ça peut pas durer toujours, évidem-

ment! Il FAUT que ça foire... C'est fatal... Aujourd'hui, on était bien. Adèle et moi... et rien d'autre. Complètement... Comme quand je suis amoureuse... Peut-être que je le suis... C'est tellement fragile, tout ça, que juste un p'tit coup de vent fait tout débouler! Ça c'est PAS bien...

— Mais de quoi tu parles, Charlotte? demande Adèle, agacée.

Elle tremble. Elle a peur. Peur de ce que Charlotte va dire. Elle ne veut pas de drame, pas de déclaration d'amour. Elle ne veut pas non plus entendre parler de Marguerite. Elle souhaite que Laurent parte, que Charlotte et elle ne soient jamais venues dans ce bar. Les vérités étouffées et le désir la paralysent. La main de Laurent, sous la table, lui titille toujours la cuisse puis remonte doucement, en la frôlant à peine, jusqu'à son sexe.

Charlotte cesse de fixer le plancher, se tourne vers Adèle et Laurent, les dévisage. Sous la table, sa main s'étire jusqu'à toucher celle de Laurent. Elle égratigne les doigts du

bout des ongles, puis les serre très fort. Elle lève les yeux et défie Adèle du regard.

— Toi! Toi, tu m'as dit que tu voulais plus de moi... Que quand t'allais partir, on se verrait plus... Pourquoi?

— Salope... marmonne Laurent pour Adèle.

— Connard! réplique Ada entre ses dents.

Des milliers de petits insectes courent dans les veines de Charlotte. Elle tient toujours les doigts de Laurent. Il tente de les retirer, mais Charlotte les retient de toutes ses forces. Elle se laisse porter par le mouvement de leurs caresses clandestines. Leurs yeux ne se croisent pas. Sous la table, les mains se cherchent et s'emmêlent. Charlotte murmure des mots à peine audibles.

— Moi, je sais plus... J'ai plus rien... Ada... Tu ressembles...

Adèle passe la main dans les cheveux de Charlotte, allume une cigarette et la tend à son amie. Son angoisse augmente d'un cran, comme son désir pour Laurent qui lui malaxe toujours le sexe sous la table. Elle frémit à l'idée de quitter ce bar avec eux. Elle veut que Charlotte se taise.

— On parlera de ça une autre fois, Charlotte. Là, tu as trop bu, on comprend pas tout c'que tu dis.

Adèle aussi est ivre. Son accent français s'envole et laisse place à une autre voix, plus rauque, aux tonalités bien québécoises.

— Quand, une autre fois ? Tu vas sacrer ton camp, toi aussi, comme tout le monde ! gueule Charlotte.

Elle lève les yeux vers Laurent, le supplie du regard de l'emmener loin de chez Jules et Jim, loin d'Adèle et, surtout, loin d'elle-même. Il tient maintenant ses doigts sous la table comme on toucherait un oisillon. Il se tourne vers Adèle :

— Dis quelque chose qui va la rassurer, n'importe quoi, lui demande-t-il.

— Je ne peux rien dire, elle n'entend rien, elle est plus là...

Charlotte fixe la sortie du bar, elle regarde la rue et se laisse porter par la caresse d'Adèle dans son dos, celle de Laurent sous la table et par leurs paroles décousues. Seule dans sa bulle, elle savoure ce moment parfait et cruel. Puis elle se jette dans le vide.

— Je vous aime... je sais pas pourquoi... Mais en fait... t'es vraiment lâche, Adèle. Tu te sauves de tout... tes parents et toutes tes histoires... Moi, je suis toujours là où il faut pas. Toujours fourrée dans des plans foiroux, des magouilles amoureuses qui finissent mal... Je devrais pas être là ! Si j'avais un peu

de couilles!

Charlotte éclate d'un rire qui sonne faux. Les clients quittent tranquillement le bistro. Plus de femme à la machine à sous. Plus qu'un ivrogne près du bar, en train d'emboîtrer la serveuse.

— Je devrais vous laisser tous les deux, hein, Adèle!

Elle imite la voix d'Ada avec mépris:

— Écoute, Charlotte, je t'en supplie, ne fais rien avec Laurent... Tu comprends, du moins pas avant mon départ... Je supporterais pas... Tu sais quoi: je suis pas comme toi! JE SUIS PAS COMME TOI! T'es froide, tu te fous de tout le monde! Toi, TOI, TOI! T'es qui, Adèle Saint-Amant?

Charlotte reprend son souffle. Malgré la tension qui monte, ils sont toujours enchaînés l'un à l'autre. Laurent ne comprend pas grand-chose à la scène qui se joue devant lui, mais il se sent obligé d'arrêter cette mascarade.

— Charlotte, je te raccompagne chez toi si tu veux, propose-t-il, perplexe autant devant l'état d'ébriété avancé de Charlotte que devant ses révélations intimes et étranges.

Adèle se tourne vers lui, outrée.

— Qu'est-ce que tu vas faire? Tu ne vas quand même pas coucher avec elle dans son

état!

— Ferme-la! T'es malade, Adèle? T'es jalouse?

Laurent voit clair en elle comme Charlotte voit clair elle aussi. Adèle sait qu'ils connaissent sa mélancolie et sa douleur. Ils savent qu'elle ne ressent rien, qu'elle est faite de neige et de glace. Son accent froid, son parfum de luxe comme ses vêtements stricts et droits camouflent ses plaies et parlent à sa place. C'est une poupée de porcelaine sur le point de se fracasser.

Ils se taisent à nouveau. Respirent. Caressent. Chatouillent. Pétrissent. Et rêvassent. Charlotte divague, toujours dans la lune. La main d'Adèle dans son dos roule comme une vague. Charlotte se tourne doucement vers elle, lâche la main de Laurent sous la table. Elle effleure le visage d'Adèle, ferme les yeux, s'approche et pose ses lèvres sur les siennes.

Le temps d'un baiser, une fraction de seconde. Ils ne bougent plus. Charlotte rouvre les yeux. Elle prend son sac et sa veste sur la banquette, se lève et sort du bar. Dehors, elle monte dans le premier taxi et rentre chez elle.

Sur la table

On sonne à la porte. Charlotte court pour aller ouvrir, suivie de Maya.

— Entre, Laurent !

Il monte l'escalier en déroulant l'écharpe qu'il a autour du cou. Derrière Charlotte, il ne peut s'empêcher de sourire. Il regarde ses cheveux remontés, sa nuque, sa drôle de démarche.

— Assis-toi ! Tu veux un café ? offre-t-elle.

Laurent lui fait un petit signe de la tête, passe une main dans ses cheveux, s'assoit. Charlotte branche la bouilloire et moud le café.

— C'est la dernière ce soir. Ça va ? demande Laurent.

— Je déteste abandonner un personnage, tu le sais... faut pas que j'y pense... Au fait, je t'ai laissé un billet à l'entrée.

Charlotte quitte la cuisine et revient avec une grosse boîte de carton blanche recouverte de petits autocollants en formes de singes, de lions et d'éléphants. Adressée à Charlotte,

pas d'adresse de retour.

— Tu peux regarder, assure-t-elle.

Laurent ouvre le paquet. Sous plusieurs feuilles de papier de soie bleu, des livres, par dizaine, bien cordés dans la boîte. Il en sort un. *Le coffret de santal*, Charles Cros. Puis un autre. *L'Âme et la danse*, Paul Valéry. Que des livres de poésie, quelques-uns vieux et tachés, d'autres presque neufs. Bientôt, la table est recouverte de livres.

— Je les ai reçus quelques semaines après sa mort, explique Charlotte. Et tu vois, c'est pas tout...

Elle tend une enveloppe à Laurent.

— Vas-y, chuchote-t-elle.

Il déplie la feuille blanche très doucement comme s'il avait peur de la déchirer. Ses mains tremblent. Il regarde Charlotte, puis jette un coup d'œil à la lettre. Une écriture saccadée et nerveuse recouvre la page. Les lettres sont minuscules, incertaines. Les lignes diagonales courent vers le haut de la page, comme si elles tentaient de s'enfuir.

Très chère Amie,

Crois-tu toujours à la grâce de l'instant ? Moi, je suis fatiguée, paresseuse, indolente et indifférente. Dépassée par ce qu'il y a à faire. Je cherche la

lenteur, mais ne la trouve nulle part. Je suis épuisée. Rien ne se déroule aussi parfaitement que je le souhaiterais.

Je pars bientôt, puisqu'il semble que je doive ainsi me promener indéfiniment. Je t'offre ces livres, mes préférés. La plupart sont jaunis et certains ont même fait l'aller-retour au Cambodge. Je n'arrivais pas à m'en séparer. Puisses-tu y trouver un vers ou deux qui te feront rêver...

Adèle

Laurent pose la lettre sur la table, regarde Charlotte. Elle est debout devant lui, le fixe sans bouger. Par la fenêtre grande ouverte, on entend le vent qui chatouille les arbres, les cloches de l'église et des cris d'enfants. L'eau dans la bouilloire se met à siffler.

Laurent s'approche de Charlotte. Il lui retire son T-shirt, puis enlève le sien. Il la soulève et l'étend sur la table d'un geste lent. Elle ferme les yeux. Il lui remonte les bras au-dessus de la tête et sa main glisse sur elle, des poignets jusqu'aux aisselles. Il plonge les doigts dans ses cheveux, parcourt son cou, dévale entre ses seins. Charlotte respire à peine, son ventre monte et descend imperceptiblement. Puis, il la prend dans ses bras et la serre contre lui.

Encore une fois

Le bus file sur le boulevard René-Lévesque, emportant Charlotte et ses fantômes. Une envie de hurler, de pleurer ou de s'enfuir lui serre la gorge comme un nœud coulant. Elle se met à bouger les orteils très vite dans ses chaussures, elle ne peut pas rester en place. L'homme assis à côté d'elle lui jette un regard curieux. Peut-être la reconnaît-il? Peut-être l'a-t-il vue jouer au théâtre? Ou alors sent-il que quelque chose ne va pas... Elle enroule et déroule son écharpe de façon frénétique. Charlotte connaît bien ce trou au fond de son cœur: l'absence de ceux qu'elle ne reverra jamais.

Elle fixe l'inconnue qui ressemble à Adèle et c'est toute son histoire qui défile dans sa mémoire. Plus encore que son rire, son parfum et son regard, c'est le désespoir de son amie qui lui revient comme gifle.

La sonnette retentit dans l'autobus. La femme se dirige vers la sortie. Le cœur de Charlotte va éclater: la suivre? Rester assise?

Elle ne réfléchit pas, se lève et descend derrière la femme, rue Cartier. Charlotte tremble, elle veut revoir les yeux d'Adèle, encore une fois.

Du même auteur :
La chute (collection *Litote*)

Dans la même collection :
Catherine Chevrot
Le feu des miroirs

Hélène Custeau
Tant qu'il y aura des rivières

Les éditions De Courberon
ont aussi publié :

Jean Marcel
Fractions 4
Fractions 3

Vincent Thibault
Le secret fardeau de Munch

Cristina Moscini
Bang Bang

Gilles Leclerc
Miniatures t.1 et t.2

Yves Perreault
Un ours sous la jupe
Le temps des collages

Guy D'Amours
Tout sauf gris
L'attente
Un réveil agité d'histoires
Les mémoires de Merlin

Béatrice Leclercq
D'un certain point de vue

CET OUVRAGE A ÉTÉ FORMATÉ EN PDF
POUR ÊTRE VENDU COMME LIVRE NUMÉRIQUE.

Charlotte ne respire plus.
Sa main moite glisse sur
le journal et se pose sur sa
gorge. Une trace noire sur la
peau blanche. Elle regarde
par la fenêtre pour échapper
une seconde à la cuisine qui
tourne sans arrêt, comme le
jour où Marguerite est mor-
te. Baignée de soleil, la pièce
se vide doucement de son
oxygène. Il ne reste que du
vide. Une scène momifiée
dans le matin.

Adèle. Adèle partie vivre à
Montréal. Adèle surdouée,
Adèle surdosée. Dans son
lit. Trouvée par son frère.
Adèle.


Les éditions
De Courberon



Œuvre en couverture :
Les paysages traversés (détail), Karen Goupil



ISBN 978-2-922930-46-7